

22⁰

BATAILLON



DEUX DU 22^e BATAILLON

ROMAN CANADIEN

Deux

DU

Vingt-deuxième Bataillon

PAR

J.-F. SIMON



IMPRIMERIE DE LA SALLE
984, RUE CÔTÉ
MONTRÉAL

1929

DROITS RÉSERVÉS,
CANADA, AVRIL 1929,
PAR
J.-F. SIMON.

PS

9535

O 264 D 48

1929

A Monsieur et à Madame
CHARLES-GUIBERT DE PRÉCY,
ce Livre est affectueusement dédié.

J.-F. SIMON.

Montréal, 1^{er} mars 1929.

PRÉFACE.

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de votre 3e Roman : « Deux du 22e Bataillon » et me prier de le présenter au public canadien. Je suis très honoré de la confiance que vous me témoignez ; cependant n'était la crainte de vous désobliger, j'aurais au moins deux bonnes raisons de décliner l'invitation flatteuse que vous venez de me faire : la première, c'est que je n'ai ni la notoriété, ni la compétence nécessaire pour un pareil travail et en second lieu c'est que votre ouvrage que je viens de lire avec un vif intérêt, se recommande assez de lui-même pour n'avoir pas besoin d'introducteur.

En effet, de lui, je pourrais répéter, en l'amplifiant, l'éloge que feu l'Honorable L.-O. David écrivait à l'éditeur de votre premier-né « Gaston Chambrun » : « Si vous continuez à vous procurer des travaux de cette valeur, vous pouvez être assuré d'avance des suffrages du public. »

La lecture terminée, je me suis demandé : qui l'emporte, la richesse du fond, ou les qualités de la forme. Si parlant de littérature, Louis Veuillot n'a pas craint de dire : « Le beau, c'est le bon sens parlant français » ne serais-je pas autorisé à répéter parallèlement : « Le sublime, c'est la foi empruntant le même langage ». De fait, je ne saurais trouver une meilleure définition de votre beau travail.

Quelle satisfaction pour une âme noble et chrétienne de voir vos deux héros, issus de familles dont les mentalités sont aux antipodes, se lier, après maintes péripéties, d'une solide et étroite amitié, partager bientôt la même foi et animés d'un patriotisme commun se dire heureux de pouvoir verser sur les champs de bataille, un sang qu'ils ont dévoué à Dieu ou à la patrie.

Puis, pour en venir un peu au détail, laissez-moi d'abord vous dire, cher Monsieur, combien vous avez eu raison de montrer dans la personne de Monsieur Maclagan le triste sort moral qui attend l'immense majorité des immigrants irlandais aux Etats-Unis. Ils sont faciles à compter ceux dont le catholicisme n'y a pas fait naufrage. Les statistiques sont là et l'éloquence brutale des chiffres est bien de nature à faire réfléchir ceux qui ont encore la notion des valeurs et estiment que même les richesses américaines sont fort peu de chose au prix des biens éternels.

Une deuxième leçon, qui avec non moins d'évidence ressort de votre récit, c'est que la fortune et le bonheur, loin d'être associés, sont souvent ennemis l'un de l'autre. Au point de vue humain, que manque-t-il à la félicité de Madame Maclagan ? Rien — cependant elle est malheureuse et sous de brillants dehors traîne une existence misérable dont l'amertume ruine sa santé et la conduit à une mort prématurée. Ah ! c'est que « l'homme ne vit pas seulement de pain » et que l'on meurt aussi bien de la faim de Dieu, que de la privation d'aliments corporels.

Par contre, quel repos d'esprit, quelle satisfaction de cœur n'éprouve-t-on pas en compagnie de cette noble et chrétienne famille Desurmon. C'est ici le règne de la foi. Les actes comme les paroles de chacun des membres de ce foyer en portent l'empreinte : elle est comme l'âme de leur âme. C'est que l'héritage moral des ancêtres est demeuré intact ; Dieu est à sa place, c'est-à-dire à la première. Sont-elles nombreuses les personnes dans la détresse, qui à l'instar de Madame Desurmon sauraient refuser les avances financières d'un bienfaiteur, par le seul fait de la divergence de ses opinions religieuses ?

Une foi vive ne se rencontre guère sans le zèle pour le salut des âmes ; et tel est bien le mobile qui porte Roger Desurmon, digne imitateur d'une mère chrétienne, à se lier d'amitié avec le fils et la fille du financier incrédule. Constatons, d'autre part, avec quelle avidité ces deux âmes droites privées d'une éducation chrétienne, reçoivent de leur ami commun, le pain de la vérité ; c'est la bonne terre où le bon grain produira cent pour un, tant il est vrai que Dieu ne tarde guère à prendre possession d'une âme pure, fût-elle plongée dans les ténèbres de l'ignorance ou de l'infidélité.

Quant à celles qui par entraînement ou par lâcheté ont, comme monsieur et madame maclagan, perdu la foi ou ses pratiques, leur retour est sans doute plus laborieux ; mais presque toujours le feu demeure sous la cendre et il est infiniment plus facile de l'allumer que dans les âmes perverties où il ne brûla jamais.

Et pour terminer par nos héros du « Vingt-deuxième » remarquons que si le patriotisme et le

courage militaire ne sont pas l'apanage exclusif des soldats chrétiens, on ne saurait nier que la grande majorité des chefs qui durant la dernière guerre ont joué un rôle décisif et forcé la victoire à venir se ranger sous nos drapeaux, sont des catholiques pratiquants. — Quant aux troupiers, plus d'une médaille militaire, sans doute, a brillé sur des poitrines où battaient des cœurs étrangers à nos croyances ; mais il suffit d'ouvrir le « Livre d'or » des prêtres et religieux, anciens combattants, pour se convaincre que nulle part ailleurs ne se trouve une proportion aussi forte de citations de courage et de récompenses militaires.

N'avons-nous pas là un des secrets qui ont aidé votre 22e Bataillon, composé de Canadiens-Français catholiques, à conquérir l'auréole de gloire qui brille à son front ? Mais ce ne sont pas « Deux Héros » seulement qu'il eût fallu signaler ; pour être équitable c'est le Bataillon tout entier. Pour nous avoir montré ces deux beaux exemples, cher Monsieur, soyez félicité et remercié.

A. L.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE

DEDICACE

Page

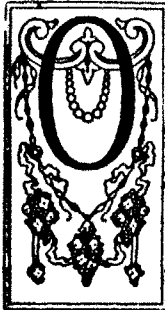
CHAP. I. — A Saint-Irénée-les-Bains	p. 1
CHAP. II. — La Famille Maclagan	p. 27
CHAP. III. — Singulières Coïncidences	p. 49
CHAP. IV. — Désolation	p. 71
CHAP. V. — Les Deux Victoires	p. 95





I

A SAINT-IRÉNÉE-LES-BAINS.



N'était aux beaux jours de juillet 19... La journée avait été brûlante et tandis que le crépuscule du soir dorait le repli des Laurentides qui abrite Saint-Irénée-les-Bains, une fraîcheur délicieuse descendait des montagnes sur la jeune station balnéaire assoupie.

Au long du chemin qui côtoie le Fleuve en entaillant la falaise, de gracieuses résidences estivales s'échelonnent de loin en loin, escaladant le plateau qui regarde la « mer » ; c'est le nom populaire que déjà porte le Saint-Laurent en raison de sa grande largeur. Les cimes des grands liards, qu'agite la brise maritime, ont l'air de chuchoter entre elles quelques secrets intimes, à l'instar des « jeunesses » en villégiature qui jasant en folâtrant sur le sable encore tiède de la rive.

Établie sur une large esplanade, d'où l'œil embrasse un panorama splendide, la résidence du Docteur Desurmon échappait en partie aux regards indiscrets, grâce à son parterre assez vaste, planté d'ormes vigoureux et d'érables au feuillage luxuriant.

Graduellement, l'ombre et le silence du soir envahissent le village, pendant que du clocher, l'angélus laisse tomber ses notes lentes et pieuses qui recueillent les âmes et les portent à Dieu. Puis, sous le voile bleu de la nuit, Saint-Irénée s'endort au creux de la vallée, veillé par des milliers d'étoiles qui là-haut scintillent comme des pointes d'or. Des berceuses de la véranda, où la famille Desurmon converse en savourant la poésie et la fraîcheur du soir, elle aperçoit les lumières clignotantes des bouées mêlant leurs points lumineux aux feux rouges et verts de quelque bateau marchand qui lentement remonte le chenal. La conversation a trait aux mille souvenirs historiques qu'évoque cette voie majestueuse, depuis l'humble pirogue des aborigènes jusqu'à la flotte de Walker que Notre-Dame de Bonsecours brisa sur les récifs du voisinage, pour arriver à ces immenses transatlantiques, véritables palais flottants qui sont comme la synthèse de la science, du confort et de la civilisation modernes.

Depuis une année à peine, le Docteur Desurmon résidait à Saint-Irénée. Possesseur d'une belle fortune, il avait habité jusqu'alors à Québec une antique maison bourgeoise d'un style simple, mais bien français, non loin de celle où Montcalm avait rendu le dernier soupir. La vie à cette époque lui était douce et l'avenir s'annonçait radieux, quand

une téméraire entreprise de son frère le plaça sur le penchant de la ruine. Pour protéger l'honneur du nom, il engagea la majeure partie de sa fortune et laissa hypothéquer les vastes coupes de bois, ainsi que la pulperie et la scierie qu'il possédait dans la région du lac Témiscamingue.

Donnée à temps, sa signature sauva la famille du discrédit, mais quand il eut soldé toutes les créances de l'imprudent, le Docteur fut réduit à une situation plutôt précaire. Bientôt force lui fut de vendre la vieille demeure ancestrale. Cependant la coïncidence d'une faillite opportune, lui permit d'acquérir à bon compte, la coquette résidence de Saint-Irénée-les-Bains, que jusqu'alors, il avait louée comme maison de campagne. Monsieur Desurmon était d'une nature fort sensible, aussi l'amertume que lui causa cette déchéance extérieure, jointe à la pensée de son fils dépouillé de son premier patrimoine, mina sa santé. En dépit des conseils de sa digne épouse, lentement le chagrin faisait son œuvre néfaste et l'année qui suivit ces événements n'était pas achevée, que Madame Desurmon prenait le voile des veuves.

Bien qu'accablée par le double poids de sa douleur et de la charge qui lui incombait, cette âme vaillante ne se laissa point abattre. Esprit délié, cœur chrétien pétri de foi et de confiance en Dieu, la généreuse Dame regarda en face ses obligations nouvelles et virilement se mit en devoir d'y faire honneur.

Pour permettre à son fils de terminer son droit à l'Université Laval, elle dut vendre sur la côte de

Beauport, une propriété reçue de sa mère et dont l'abandon lui fut fort sensible. Sans doute, il lui eût été relativement facile de doubler le capital qu'elle possédait en cédant à un riche entrepreneur, soit la pulperie, soit la scierie, ou même ses concessions forestières du Témiscamingue. Mais il aurait fallu dégrever ces immeubles afin de les vendre dans de bonnes conditions, et le notaire de Madame Desurmon, cherchait en vain l'occasion de contracter un emprunt pour sa digne cliente.

Les mois se succédaient, sans modifier la pénible situation de la famille, et chaque jour apparaissait plus impérieuse, la nécessité d'une solution prompte et efficace.

Ce jour-là, la lourde atmosphère de la matinée laissait présager un orage imminent pour l'après-midi. Or, vu l'extrême sécheresse des semaines précédentes, chacun le souhaitait, désireux d'aspirer un peu de fraîcheur et de voir se raviver les fleurs et toute la végétation en souffrance. Bientôt, en effet, dans un ciel assombri, un coup de tonnerre plus violent, déclencha les premières gouttes de pluie, qui larges et espacées, s'abattirent sur la poussière en y imprimant des cercles de la grandeur d'un écu.

Il était environ cinq heures ; après avoir contemplé les violents débuts de l'ouragan, la famille se trouva réunie dans le salon, où un globe électrique, répandant sa douce clarté mit en relief le visage des hôtes de logis. Vêtu d'une robe de deuil qu'elle n'avait point encore quittée, les cheveux élégamment noués, auxquels, discrets, se mêlaient quelques

fil d'argent, Madame Desurmon portait sur son visage, d'une pureté de lignes parfaite, une dignité et une résignation si sereine, qu'on se sentait pris d'admiration et de respect en la contemplant. Tenant encore à la main son travail de broderie, elle délectait à la fois ses yeux et ses oreilles à suivre les riches modulations que son fils Roger faisait rendre au piano à queue, situé près de la fenêtre, à droite de la porte d'entrée. C'était un régal pour la mère éprouvée de se redire à elle-même combien lui était cher l'aspect de ce jeune homme, au profil régulier, au regard si franc, à la bouche sérieuse, à la fois objet de sa tendresse maternelle et fondement de ses plus doux espoirs.

Droite et rigide dans sa tenue, Mademoiselle Péjon, assise devant la grande baie vitrée du salon, cousait activement, les yeux baissés. Fille unique d'un digne magistrat ruiné subitement par un revers de sa fortune, elle avait été recueillie par Madame Desurmon le jour même où la mort du juge l'avait laissée orpheline. Pleine de gratitude pour sa généreuse bienfaitrice, elle lui témoigna sa reconnaissance par un dévouement sans bornes. Mais sa nature réservée, et la timidité de son caractère la laissaient inhabile à traduire les élans de son grand cœur. Tant que Roger fut un enfant, elle se montra pour lui comme une seconde mère. Puis peu à peu, à mesure que l'adolescent grandissait, elle se voua aux œuvres de bienfaisance, se faisant l'instrument discret des libéralités de Madame Desurmon.

En face de la Maîtresse de maison, tout en savourant la virtuosité du musicien, l'abbé Guichard

feuilleter un *in-folio* et prenait des notes. Cousin-germain de Madame Desurmon et oncle de Roger, le prêtre qui était Maître de Chapelle au Séminaire et Professeur de philosophie à l'Université Laval, venait régulièrement durant les vacances, s'asseoir deux fois la semaine, à la table de la famille.

Il se reposait des fatigues de l'enseignement, en préparant une nouvelle édition de l'Histoire du Séminaire de Québec. Il eût été de bonne heure pourvu d'un *Canoniat* et préposé au Secrétariat de l'Archevêché, si le désir de suivre l'éducation de son neveu ne lui eût imposé le professorat, qui d'ailleurs, répondait mieux à ses goûts.

L'orage, au dehors avait cessé. Déjà triomphant, le soleil reprenait son empire, chassant du ciel les derniers cumulus avant de disparaître à l'horizon, qu'il allait embraser des feux du couchant. Soudain, le bruit d'une automobile roulant sur le sable de l'allée, vint couper subitement la chaude discussion que l'Abbé venait d'engager avec le pianiste sur la musique d'Offenbach. En un instant, Madame Desurmon fut au bas des quelques marches de la véranda et eut un bon sourire pour le nouvel arrivant, auquel elle tendit la main après les premiers échanges de politesse. — Je vous présente Monsieur Amidieu, mon Notaire, fit Madame Desurmon en s'adressant à l'Abbé. Celui-ci avait fermé son gros livre; Roger, le piano, et, dans son trouble, Mademoiselle Péjon s'était piqué le doigt de son aiguille mal dirigée.

La physionomie du Notaire expliquait cette émotion. C'était un homme d'une belle stature, sou-

riant, le visage plutôt sanguin, éclairé par des yeux gris, pétillant d'intelligence, où perçait une loyauté si grande, que la confiance et la sympathie naissaient d'elles-mêmes à première vue. A la tête d'une des meilleures études de Québec, avantageusement connu des paroisses d'en-bas du fleuve, depuis plus de quinze ans, il gérait les finances de la famille Desurmon et ce n'était certes point sa faute, si elles se trouvaient dans un état si précaire.

Ce soir-là l'homme d'affaires apportait sans doute quelque heureuse nouvelle, car il témoignait d'une bonne humeur plus marquée que de coutume et ses allures empruntaient quelque chose des indices d'un triomphe.

Il prit le fauteuil que lui avança Mademoiselle Péjon et se penchant vers Madame Desurmon :

— Enfin, dit-il, j'ai trouvé mon homme.

— Je ne vous comprends pas, reprit cette dernière.

— Je veux dire que j'ai rencontré celui qui peut vous tirer d'embarras, liquider votre situation d'une façon honorable et vous avancer les fonds nécessaires à vos transactions du Témiscamingue.

— Mais, c'est merveilleux, fit le prêtre...

— Je ne dis pas cela, reprit le notaire ; mais j'ai cherché longtemps et aujourd'hui, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'avant six mois, vous serez libre de toute dette et qu'un placement avantageux peut vous octroyer quatre mille dollars de revenu annuel.

— Mais, c'est l'abondance qui nous revient...

— Je vous trouve modeste, Madame, quand c'est par centaines de mille, que vous avez sacrifié les dollars pour le frère de votre mari.

— Je l'avoue, dit Madame Desurmon : mon mari avait le droit de nous appauvrir, non celui de nous déshonorer.



Je place dans mon portefeuille un chèque
de \$50.000.

— Voyons, dites-moi, Monsieur Amidieu, où avez-vous rencontré ce grand cœur, servi par une si grande bourse, ce capitaliste idéal attendu depuis notre malheur ?

— Tout près d'ici, à la Malbale, au cours d'une promenade sur la grève, en face du Manoir Riche-lieu. Vous le savez, même en villégiature, les hommes d'affaires, restent hommes d'affaires, et chacun parle volontiers de ce qu'il sait et de ce qu'il aime. Inutile de vous rapporter au long notre entretien, car seul le résultat importe. Les hypothèques de vos forêts seront purgées, la scierie et la pulperie dégrevées et vous n'aurez qu'un intérêt de 3.5% à servir au financier qui se charge de l'opération.

— Et il se nomme, interrogea vivement Madame Desurmon ?

— Maclagan est son nom. C'est un homme d'initiative, et un philanthrope d'écorce un peu rugueuse, mais dont l'influence est considérable et qui est bien connu à la Bourse de New-York.

— Et c'est un homme de cette envergure qui consentirait à nous prêter cinquante mille dollars portant intérêt à 3.5% ?

— Parfaitement, Madame, il n'y met qu'une petite condition.

— Ah ! nous y voilà... je m'en doutais reprit-elle d'un ton un peu sceptique : il y a toujours un " mais "...

— Ne vous objectez pas, Madame : ce " Mais " est si infime, si simple que vous ne le devineriez jamais... Monsieur Maclagan ne songe nullement à faire un placement avantageux : il obéit à un sentiment plus noble. Instruit de votre situation, renseigné sur l'honorabilité de votre famille, il se réjouit de pouvoir rendre à votre nom tout le prestige de son ancien éclat et d'acquérir un titre à votre

gratitude. Du reste, voici en substance ce qu'il m'a dit :

— “ Je me faisais un plaisir d'obliger Madame Desurmon ; mais pour lui mieux démontrer que je ne songe nullement à faire une spéculation financière, je préférerais traiter la chose en famille, dans l'intimité d'une causerie. Pour être concret et pratique, disons : je place dans mon porte-feuille un chèque de cinquante mille dollars et me rends au souper où Madame m'a fait l'honneur de m'inviter, et au dessert, j'échange mon billet contre son reçu, sans autre formalité.

Telle est, Madame, l'unique et bénigne exigence de Monsieur Maclagan pour rétablir vos affaires et ramener le bien-être sous votre toit : une invitation à votre table le jour de la signature.

— Et à quelle date, ce rendez-vous ?

— Au jour de votre choix : ce soir même si vous le désirez. Par un coup de téléphone je l'avertis et avant une demi-heure, son automobile aura quitté le Manoir Richelieu où il réside et franchi la faible distance qui sépare la Malbaie de Saint-Irénée, si vous agréez ses offres de service ; sinon, nos machines regagnent ensemble l'Hôtel des touristes et tout est dit.

— Vous avez raison, Monsieur le Notaire ; cet homme doit être seul de son espèce... Le service qu'il s'offre à nous rendre, n'a aucune proportion avec l'accueil, même le plus cordial qu'on puisse lui faire.

Madame Desurmon sonna et à la servante qui vint prendre ses ordres, elle dit :

— Vous ajouterez un service pour le souper ce soir.

— N'avais-je pas raison de crier au miracle, demanda l'Abbé en serrant la main du Notaire ?

Mon cher enfant, murmura Madame Desurmon, en regardant son fils :

— Remercions la bonne sainte Anne qui nous vient en aide.

Non moins impressionnée, Mademoiselle Péjon avait levé les yeux et laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, tandis que furtive, une larme roulait sur sa joue pâlie.

Le Notaire, charmé du succès de ses démarches, n'entrevoyait que perspectives brillantes, et ses yeux impatients consultaient souvent la pendule, tant il avait hâte de constater l'heureux effet de ses négociations.

Sept heures avaient à peine sonné, que le timbre de la porte retentit. Maître Amidieu se précipita vers l'entrée du salon ; une minute, puis, il présentait le financier à Madame Desurmon qui lui tendit gracieusement la main. Les compliments d'usage étaient échangés, et la porte du salon bientôt s'entr'ouvrit : la servante vint informer Madame que le souper était servi. Celle-ci passa devant Monsieur Maclagan que suivaient le Notaire et l'Abbé Guichard, tandis que Roger s'effaçait discrètement pour céder le pas à Mademoiselle Péjon. Le prêtre ayant béni la table, un moment après, les convives avaient pris leur place respective, Monsieur Maclagan occupant la droite de Madame Desurmon.

Réservée dès le début, la conversation, plutôt évasive resta un peu languissante pendant le premier service. La mère de Roger, en garde contre l'impétuosité de sa gratitude, craignait d'en donner au financier des marques trop vives et trop précoces ; celui-ci, d'autre part, se défiant de l'arrogance souvent instinctive que confère la fortune, attendait prudemment que la conversation abordât un terrain qui le garantît d'un faux pas. Ce fut l'Abbé Guichard qui réveilla l'intérêt en prenant à partie le Notaire au sujet de certaines opinions politiques : " Bleus ou Rouges " vieux thème qui a defrayé maintes discussions, suscité de multiples querelles et mis en verve nombre d'orateurs souvent aussi dépourvus de convictions que d'éloquence. Le nom de " Laurier " qui fut plusieurs fois cité, ne parut pas capter les sympathies de Monsieur Maclagan.

Celui-ci, cependant, intéressé par la physionomie intelligente et noble de Roger, s'enquit de ses goûts, le questionna sur ses études et ses projets. Il lui exprima le regret de ne pas le voir embrasser une carrière lucrative, en se consacrant aux affaires, en se dévouant à la finance.

Monsieur répliqua le jeune homme, les chiffres n'ont point d'attrait pour moi ; mes aptitudes natives comme ma formation collégiale m'ont orienté vers les traditions classiques ; j'achève mon droit et si je ne deviens pas un avocat transcendant, du moins, j'espère rester un esprit droit et cultivé, un homme de bon conseil. La profession du Barreau, aujourd'hui discréditée en raison du trop grand nombre d'avocats, sans cause parce que sans talents, garde

pour moi tout son prestige. A défaut de causes payantes, il y aura toujours celles des pauvres à défendre.

— J'aime à croire, dit en souriant Monsieur Maclagan, que ce ne sera point votre unique mission, si noble et si humanitaire soit-elle. Vos aptitudes vous permettent d'arriver d'un coup à la renommée ; n'y a-t-il pas, en effet de ces scandales retentissants, de ces procès fameux et compliqués, dont le gain pose un homme, fonde une réputation ? Cette carrière, du reste, n'est que le vestibule de la célébrité, puisque le dicton affirme que la profession du Barreau mène à tout, pourvu qu'on en sorte. Je ne serais point surpris de vous voir un jour être le diplomate ou l'ambassadeur du Canada auprès de quelque gouvernement étranger.

— Je suis moins ambitieux, répondit Roger dans un sourire de sincère modestie.

— Vous avez tort, mon ami, l'ambition n'est-elle pas le levier qui nous soulève et nous porte aux grandes actions, qui nous débarrasse de prétendues qualités ou vertus aussi nuisibles que des défauts ?

— J'avoue que votre pensée m'échappe, monsieur, reprit Roger : je ne sache point qu'il y ait des vertus malfaisantes.

— Le mot vertu, n'est peut-être pas le terme propre : je veux parler de certains préjugés dont la vogue est aussi courante que tenace.

— Préjugés ! ah, voici un mot gros de conséquences, fort exploité de notre temps, mais qu'en général, on définit bien mal.

— Sans doute reprit le financier, il y a préjugés et préjugés. . .

— D'accord, conclut le jeune homme : les uns sont d'ordre politique, les autres ont trait à la religion, d'autres enfin qui exploitant la crédulité, vont jusqu'à la superstition.

— Oui, moi-même, j'en fus un temps, la victime et ce n'est pas sans peine que je pus m'en affranchir et connaître enfin les douceurs de l'émancipation.

— Vous voulez parler sans doute de la religion catholique, Monsieur, demanda l'Abbé Guichard ?

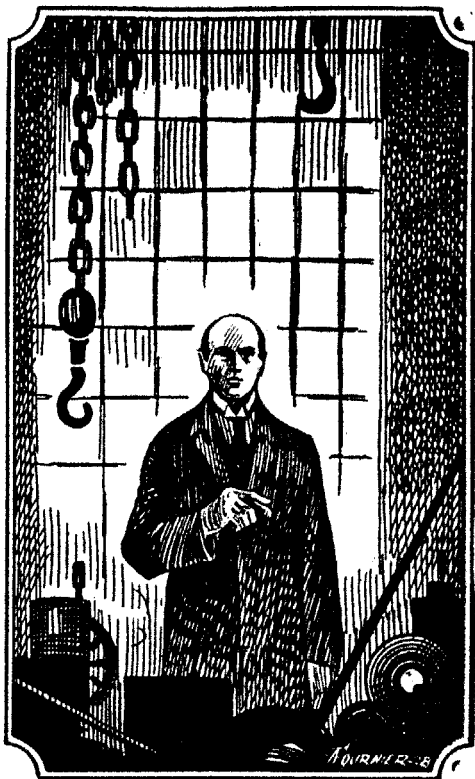
— Oh ! je ne suis pas de ceux qui réclament la fermeture des églises et la suppression du clergé. Non, je sais que la religion a un pouvoir moralisateur sur le peuple, et j'aime que l'on respecte les opinions diverses, comme d'ailleurs, les différents cultes ; mais pour des hommes cultivés, ces laisses des temps anciens, sont autant d'entraves qui nuisent à la marche du progrès.

Au comble de la stupéfaction, le prêtre repartit :

— Vous me permettez, Monsieur, de vous demander, si vous, qui avez, dit-on une dame estimable et des enfants charmants, osez professer ces principes en leur présence ?

— Je n'ai pas deux manières de parler et d'agir Monsieur l'Abbé. Mes convictions sont arrêtées et ma conduite se règle sur mes convictions. L'union règne dans ma maison, et sans fausse modestie, je puis dire que mon fils Ubald est le modèle des jeunes gens de son âge ; quant à ma fille Estelle, si remarquables que soient les charmes de sa physionomie, ils le cèdent aux attraits d'une intelligence lucide servie par le cœur le plus affectueux qui se puisse trouver.

Mes sentiments et mes idées font loi dans mon " Home " familial ; je suis l'ami, le guide des miens, et je ne souffrirais pas qu'une direction étrangère vint s'immiscer dans ma famille. Ma bourse et mon cœur s'ouvrent à toute idée noble et je ne suis pas



Il était venu s'installer à Harrisburg...

moins large dans mes libéralités que dans mes opinions. J'aime ma femme et mes enfants ; j'en suis chéri ; que faut-il de plus pour être heureux avec une fortune comme la mienne. ?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître votre fils, ajouta Roger, mais je ne saurais croire qu'il vous aime plus que je ne chéris et respecte ma bonne mère.

Un silence embarrassé suivit ces mots qui jetèrent un froid dans la conversation. Pour prévenir le malaise, le Notaire essaya de faire dévier l'entretien sur un thème moins brûlant : ce fut en vain. La contrainte fut manifeste pendant le reste du souper. Madame Desurmon semblait préoccupée ; Mademoiselle Péjon gardait au front un pli douloureux, tandis que pour palier la gêne commune, l'Abbé échangeait quelques paroles évasives avec son neveu. Monsieur Maclagan fit effort pour briser ce mutisme glacial, qui lui pesait d'autant plus qu'il en était l'auteur. Il parla d'impérialisme, de finances, de théâtre, sans trouver grand écho à ses dires.

Vint le moment de passer au fumoir. Conscient de ses bévues et résolu d'en détruire l'effet, il dit au Notaire en franchissant le seuil :

— Je vais réparer l'impair que je viens de commettre ; soyez sans crainte : vous verrez si je m'en tire bien.

S'approchant de Madame Desurmon qui venait de prendre place sur une bergère proche de la fenêtre, Maclagan tira de son porte-feuille un simple papier et dit :

— Vous plairait-il Madame de régler la question qui m'a valu l'honneur de votre table. Par ce chèque, je mets à votre disposition cinquante mille dol-

lars et il ne vous reste simplement qu'à signer cette reconnaissance.

Madame Desumron pâlit légèrement, mais dominant son émotion, elle répondit avec fermeté :

— Je ne sache pas, Monsieur, que nous ayons aucune affaire à traiter en commun ; la divergence de nos idées est telle, que je ne crois pas possible une entente entre nous.

Piqué de ce refus qu'il prit pour du dédain :

— Mais Madame, c'est votre ruine que vous consommez ; le rejet de mes services m'offense autant qu'il vous nuit.

— De la déchéance de notre maison, je ne dois répondre qu'à Roger ; mais des conséquences de nos relations, sur ses idées et sur sa conduite, je dois compte à ma conscience. L'avenir, Monsieur, décidera entre nous de la valeur des principes qui président au gouvernement de nos familles.

Et le jeune homme d'ajouter :

— Nous n'en demeurerons pas moins, Monsieur, fort reconnaissants pour vos offres de services aussi généreuses que spontanées.

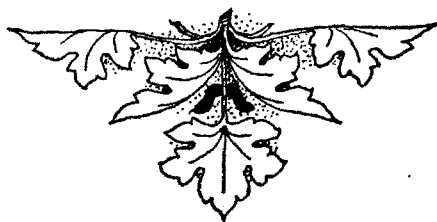
Déconcerté, en croyant à peine ses oreilles, le financier ahuri, salua rapidement et suivi du Notaire, disparut avec sa limousine, reprenant en hâte la route de la Malbaie.

— Mes félicitations, ma chère cousine, fit l'Abbé Guichard à peine de retour sur la véranda. Je suis fier de toi, et de là-haut, certainement ton cher mari a dû lui aussi t'applaudir. Oui, laissons plu-

tôt crouler la maison, que les principes d'honneur et de foi qui sont à la base de notre famille.

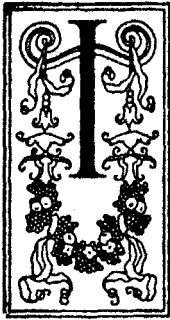
En dépit du témoignage flatteur de sa conscience, le cœur de Madame Desurmon ne fut pas moins endolori : n'avait-elle pas ruiné l'avenir de son fils ? qu'advierait-il de lui ?

Mon Dieu soupira-t-elle, venez à mon aide.
Bonne sainte Anne, daignez nous protéger.



II

LA FAMILLE MacLAGAN



INDIGNÉ de son échec, blessé dans son amour-propre, MacLagan s'éloignait avec dépit d'une maison où trois heures auparavant, on l'avait accueilli le sourire aux lèvres. En vain le Notaire avait essayé d'atténuer l'amertume du refus. La foi du financier en la puissance de l'argent était en faillite. Pour la première fois, il venait de trouver un rival à ce vainqueur qu'il avait cru tout-puissant. . . Mais n'était-ce pas plutôt l'indice qu'une évidente folie avait dérangé les idées de Madame Desurmon ?

Quoi qu'il en soit, ce contretemps inattendu, eut une telle influence sur l'esprit de MacLagan, que du coup tous les charmes de sa villégiature lui semblèrent évanouis. Il n'éprouvait plus que du mépris pour une région, dont les habitants comprenaient si peu leurs intérêts, nourrissaient des idées aux antipodes des siennes. Son séjour au Manoir Richelieu lui devint si à charge, que dès la semaine suivante, il reprit en hâte la route pour Québec. Après deux heures d'automobile la famille retrouvait sa riche résidence de la Grande Allée et dont la vue avait pour horizon le superbe Parc des « Plaines. »

Commencée au printemps de cette même année, l'habitation de monsieur Maclagan faisait honneur à ses goûts, non moins qu'à sa fortune. En bas, les salons, la salle à manger, l'appartement privé du Maître avec sa bibliothèque ; au-dessus, un vaste cabinet de travail, des chambres à coucher, un cabinet de toilette, des salles de bain, les appartements de Madame. Au troisième, une salle de billard, une salle de danse, enfin une sorte de musée scientifique, renfermant des collections rares et variées.

Les ouvriers achevaient les serres au fond du jardin, aménageaient le jeu de tennis ; d'autres préparant les massifs de verdure, arrosant les corbeilles de fleurs, allaient et venaient, faisant crisser le sable fin des allées. Madame Maclagan avait elle-même choisi l'emplacement de leur hôtel, fascinée par le site incomparable du lieu.

Mais comment expliquer qu'originaire de Limerick en Irlande, ayant fait fortune aux États-Unis où il avait vécu depuis l'âge de 15 ans, Maître Maclagan vint fixer sa résidence dans l'ancienne capitale de la Nouvelle-France ?

C'est que le riche industriel, quoique très autoritaire par nature et inflexible sur les questions religieuses et politiques, ne savait en dehors de ce domaine, rien refuser à la compagne de sa vie. — Il n'était encore que contremaître aux usines de Pittsburg, lorsqu'il avait été frappé par les grâces extérieures de cette jeune Française, immigrée comme lui, qu'une grande douceur unie à une vive intelligence distinguait entre une foule d'employées de bureau.

Leur mariage avait été heureux et la fortune qui n'avait pas tardé à venir s'asseoir à leur foyer, faisait de leur vie une existence enviable à tous ceux qui n'envisagent les choses qu'à la surface.

Élevée au sein d'une famille pauvre mais chrétienne, Madame Maclagan était une âme aux aspirations nobles et généreuses : elle s'était vue à la suite d'événements incontrôlables, éloignée de sa patrie, obligée de vivre en un milieu aussi étranger à sa langue maternelle qu'à la religion de son enfance. Bien que son visage s'épanouît volontiers dans un affectueux sourire, la mélancolie bien souvent remplissait jusqu'au fond, ses yeux d'un gris pâle et avait marqué son front d'un léger pli, où l'on devinait quelque souffrance morale.

Chaque année, à la belle saison, la famille Maclagan grossissait le nombre des touristes américains. Confortablement installée dans une automobile dernier-modèle, la famille allait passer les vacances : en Californie, en Floride, aux montagnes Rocheuses etc... changeait de région d'une année à l'autre, pour varier le plaisir, multiplier les agréments. Sur les instances réitérées de sa Dame, Maître Maclagan avait enfin cédé à l'entraînement et consenti à prendre pour objectif la vallée du Saint-Laurent, déjà avantageusement connue des touristes bien informés.

Ce fut l'année par excellence, celle qui fit époque, aussi bien pour Madame Maclagan, que pour ses enfants. Tout l'enchantait : la majesté du fleuve, les charmes de ses rives ponctuées de clochers, la poésie des villages si coquets et si avenants, le cordial

accueil des « habitants » dont le parler classique et la sincère piété lui remuaient le cœur. C'était comme sa patrie bien-aimée dont elle retrouvait le nom, l'âme, la langue, la religion, avec cette hospitalité, cet air de famille qui frappe l'étranger et conquiert sa sympathique admiration.

Québec surtout, la ville française par excellence, avec son panorama unique au monde, son air archaïque, ses rues, ses maisons, son langage si français, ses remparts, son champ de bataille, les monuments de ses braves, qu'on croit revoir encore tout palpitants de patriotisme et de courage rivaux ; enfin Québec la pieuse avec ses couvents, ses dômes et ses clochers sans nombre, tout cela fit vibrer l'âme sensible de la riche exilée qu'était Madame Maclagan.

Dès lors, le choix en son cœur se trouva fait. Si les portes de l'ancienne France étaient trop loin, elle viendrait du moins chercher dans la « Nouvelle », ce qui manquait dequis si longtemps au bonheur de sa vie et que son mari n'avait pas su comprendre.

L'ancien contremaître aux usines de Pittsburg était un esprit clair, plein d'initiative et fin observateur. Secondé par une énergie transcendante, auteur d'une invention pour le perfectionnement des moteurs à essence, il était venu s'installer à Harrisburg, où graduellement il s'éleva jusqu'à la direction des usines auxquelles il donna son nom. Aux qualités ataviques apportées des vieux pays, il sut joindre celles, non moins précieuses, qu'une longue expérience lui permit d'acquérir dans son pays d'adoption.

On a dit et non sans raison, que l'ouvrier anglais est supérieur à son camarade américain, mais que le fait menaçant pour le commerce de la Grande-Bretagne réside dans la supériorité d'aptitudes que les chefs d'industrie aux États-Unis, montrent pour la direction des grandes entreprises. Si quelque incrédule eût douté de cette transcendance des industriels américains ou américanisés, il n'aurait eu qu'à se rendre à Harrisburg en Pensylvanie et à visiter ensuite les ateliers de montage de monsieur Maclagan l'un des plus grands constructeurs de locomotives dans l'est de la grande République.

A peine arrivé dans une lourde et chaude atmosphère tout imprégnée de poussières métalliques, notre voyageur aurait vite été assourdi par les coups des marteaux qui crépitent comme une mousqueterie et ahuri par le tonnerre des forges qui évoque l'ancre des cyclopes.

Il eût vu le spectacle de plus de huit cents ouvriers s'activant comme s'il s'agissait d'un concours de vitesse, dont chacun espère le premier prix. Il eût assisté au travail gigantesque d'énormes grues roulant sur des rails, capables d'enlever à la fois plusieurs locomotives ordinaires et de les transférer en quelques instants d'un bord du « hall » à l'autre. Il eût admiré la puissance inouïe d'un énorme marteau hydraulique, qui, au fur et à mesure que les rivets rougis au feu sont placés dans les trous des chaudières, les y rive en un clin d'œil, d'un coup léger, comme l'on ferait d'une cire molle.

Il n'aurait aperçu ni courroies de transmission ni poulies dans ces immenses chantiers, mais des

appareils commandés par des moteurs électriques. Au lieu d'une foule d'ouvriers entassés en un même point, des groupes de trois ou quatre hommes dirigeant les merveilleux outils, qui eux, exécutent tous les travaux. Il eût vu ces hommes dont les nerfs sont tendus et l'intelligence en jeu, employant toute leur énergie à obtenir de la machine qu'ils gouvernent, le maximum de rendement.

Un fait l'aurait frappé sans doute, c'est que l'argent est la seule âme de toute cette activité. Aucun sentimentalisme ne guide en général le patron américain dans ses rapports avec ses ouvriers, et monsieur Maclagan moins que personne. Chacun n'a qu'un but auquel tout est subordonné : gagner de l'argent.

Pour être juste, il faut dire que notre grand industriel en homme avisé, payait de bons salaires à ses ouvriers et que ceux-ci enchantés de leur patron, lui rendaient en énergie effective, bien au-delà de ses larges gratifications. Tel est sans doute le secret de la fortune comme de la réputation du Directeur des usines Maclagan.

Encore dans la force de l'âge, possesseur d'une fortune considérable, il se retira des affaires, heureux de goûter enfin les charmes d'une existence paisible. Depuis son installation à Québec, l'ancien industriel essayait de s'adapter à un milieu social si nouveau pour lui ; mais les mêmes causes qui avaient capté les sympathies de son épouse et motivé le choix de leur domicile, lui étaient une source de souffrances, qu'en vain, il s'efforçait de

dissimuler. Habitué à l'activité et à la fièvre des grands centres industriels, le milieu tranquille où il vivait, semblait lui peser. La psychologie de cette population dont il ne parlait qu'assez difficilement la langue, dont il ignorait l'histoire comme les aspirations était pour lui comme une sorte d'énigme. Mais surtout la religion catholique qui anime la vie individuelle comme la vie sociale de cette vieille cité, qui fut le berceau de la foi dans l'Amérique du Nord, avait le don de l'intriguer.

Cependant, elle n'était pas pour lui une étrangère. Dans la catholique Irlande, où la foi est demeurée vivace, de sa famille il avait reçu avec le sceau du chrétien, l'instruction religieuse et les bons exemples qui l'avaient conduit jusqu'à la première communion.

Mais déjà fort prononcés à cette date, ses goûts d'émancipation et d'aventures ne firent que se fortifier jusqu'au jour, où à l'insu des siens, il se glissa parmi l'équipage d'un vaisseau marchand qui incognito, le transféra sans le sou, aux États-Unis, le pays de ses rêves. Si son intelligente activité lui valut de parvenir au rang que nous connaissons, sa foi, par contre, comme celle d'un trop grand nombre de ses malheureux compatriotes, subit un de ces tristes naufrages que l'Église déplore si fréquemment dans la grande République voisine.

Depuis plusieurs semaines, les brumes de novembre alternaient avec les premières chutes de neige et ensemble contribuaient à revêtir les courtes soirées d'automne de cette teinte grise et triste

qu'accentuait encore le glas des morts tombant des tours de la vieille basilique en ce soir de la Toussaint.

A cette heure, Madame Maclagan était seule dans son cabinet de toilette, jolie pièce qu'égayaient une charmante tapisserie, des meubles luxueux, une psyché de grand prix et qu'embaumaient des jardinières remplies de fleurs au parfum délicat. Les ans avaient conservé à la femme du financier, une grande part des charmes de la jeunesse. Cependant, elle paraissait si complètement abattue à cette heure, qu'on se demandait quelle déception, quel secret chagrin la désolaient intérieurement. Ses yeux noyés de pleurs à peine contenus, regardaient vaguement dans la direction de la ville, tandis qu'en son âme attendrie, elle écoutait comme un écho lointain et mystérieux, les notes tombant de l'airain sacré. Revoyait-elle en esprit le clocher de son village bourguignon, revivait-elle les souvenirs pieux de son enfance ?..... nul n'aurait pu le dire. Mais, ceux qui enviaient le sort de cette heureuse du monde, qui admiraient ses atours, ses soirées principales, ses bijoux, étaient loin de soupçonner sous quel fardeau douloureux succombait la pauvre dame.

Tout à coup, un bruit de voix dans le salon voisin arracha Madame Maclagan à sa rêverie. Elle se remit à feuilleter l'album des photographies qu'avaient prises ses enfants durant le séjour à la Malbaie ; puis, reconnaissant le pas de son mari, par un effort soudain de sa volonté, elle se reprit à jouer son rôle de femme heureuse et y réussit pleinement. Sa conversation avec monsieur Maclagan fut pleine de cordialité et eut pour objet

principal l'organisation d'une soirée à laquelle le Maître songeait pour commémorer le vingtième anniversaire de leur fils Ubald.

Avec le temps, des relations s'étaient établies, d'abord dans le voisinage, puis, des liens d'amitié s'étaient noués entre la famille américaine et la haute société de la ville. Un des lieux préférés de l'industriel était le grand Hôtel Frontenac bâti sur l'emplacement du Fort Saint-Louis et du château d'Hal-dimand ; en dehors de la splendeur du site, qui en fait l'un des plus magnifiques hôtels de l'Amérique du Nord, en dehors de l'ingénieuse originalité de sa construction et du confort tout moderne qui y règne, monsieur Maclagan parmi les voyageurs étrangers et la haute aristocratie qui s'y pressent, retrouvait presque toujours des sujets américains, d'anciennes connaissances, ou clients, parfois même des amis.

De son côté Madame n'allait dans le monde que par nécessité de situation et son fils Ubald était fier d'accompagner sa sœur Estelle. D'une physionomie aimable et sympathique, le caractère du jeune homme était plus réfléchi que ne le comportait son âge. Il venait d'obtenir son Diplôme de Docteur-ès-sciences à l'Université et continuait son cours de droit. Par un contraste assez rare, il s'appliquait à devenir un homme d'autant plus remarquable par sa culture, que sa situation de fortune semblait devoir l'en dispenser. Sa compagnie préférée était pour les cercles d'études, les bibliothèques, les amis sérieux et distingués.

Soucieuse de l'avenir de ses enfants, Madame Maclagan crut qu'elle devait leur permettre de franchir le cercle jusqu'alors très restreint de leurs relations et en conséquence, les autoriser parfois à fréquenter certains salons réputés pour la triple aristocratie du rang, de la fortune et de la culture intellectuelle.

Bien connue dans la paroisse pour son indifférence religieuse, la maison américaine, ainsi qu'on la désignait, était considérée comme possédant ce relief qu'elle-même recherchait dans la société. Nulle trace de fanatisme religieux, encore moins d'hostilité vis-à-vis de l'Église, du clergé et des manifestations religieuses. Ce sentiment était si connu, que le bon Abbé de La Naudière curé de X. . . confiant dans son industrie, ne désespérait pas, Dieu aidant, de compter un jour, parmi ses meilleurs paroissiens, sinon le chef de la famille, du moins, Madame Maclagan et ses enfants.

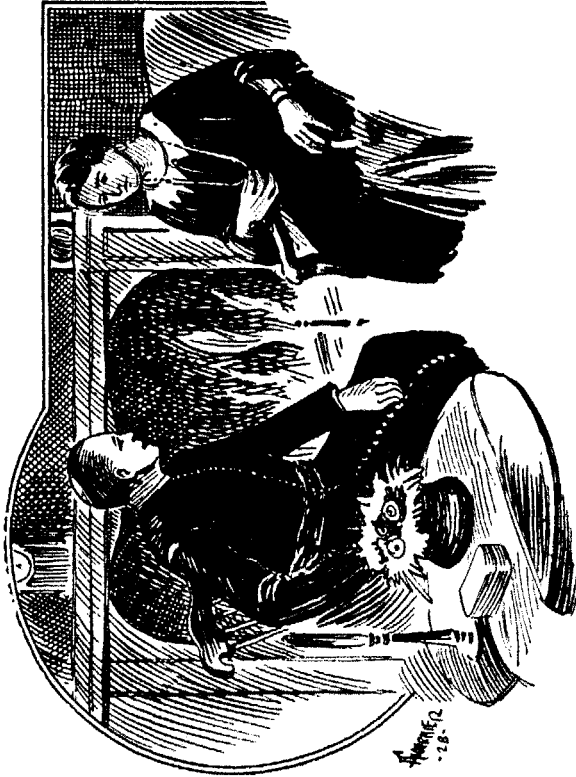
On était alors aux premiers beaux jours du printemps. Une température idéale pour la saison, chassait les derniers froids, multipliait à foison les ruisselets, emportant à la hâte les vestiges attardés de l'hiver.

Par sa fenêtre entr'ouverte, Madame Maclagan entendit résonner un vigoureux coup de timbre, bientôt suivi de l'éclat d'une voix aussi sonore qu'engageante.

Deux coups discrets à la porte de Madame, puis la voix timide de la vieille servante Octavie prononça en présentant la carte à sa maîtresse.

— Monsieur le curé de X. . . .

Si jamais visite fut inattendue, c'était bien certes celle du bon Abbé de La Naudière. Mais vaillante en dépit de son bouleversement, Madame Mac-lagan rassembla toutes ses énergies, s'applaudit de



Monsieur le Curé, je vous suis infiniment reconnaissante.

l'absence providentielle de son mari, puis avec la grâce qui lui est coutumière, fit au prêtre les honneurs de sa maison.

La conversation aussitôt, s'engagea aimable, spirituelle, d'abord sur des sujets indifférents. La fem-

me du financier causait sans prétention mais avec mesure. Les idées qu'elle émit sur les hommes et sur les choses surprirent son interlocuteur par leur justesse. Entre les opinions de cette femme et celles de son mari, il existait un abîme.

Dans l'épanchement du dialogue, Madame Mac-lagan faisait preuve à chaque instant d'une rare élévation de sentiments et d'aperçus ; puis parfois, comme si elle eût craint d'avoir trop manifesté l'intime de son âme, elle reprenait ce visage de commande qui ne trompait point un observateur attentif.

— Est-il possible, se demandait le prêtre qu'une telle femme ait pu élever ses enfants dans l'indifférence religieuse ? De la mère, la pensée du curé se reporta sur sa fille Estelle, alors dans tout l'éclat de ses vingt ans. Cette charmante enfant qu'il avait rencontrée et reconnue dans quelques réunions de famille de la paroisse, portait-elle dans sa jeune âme, la triste empreinte de l'incrédulité ? Questions toujours angoissante pour la sollicitude pastorale.

Alors le prêtre aborda directement l'objet de sa visite.

— Madame, dit-il, à en juger par la droiture de votre caractère, je ne doute pas que vous aimiez les questions claires et les situations nettement définies. Aussi, vais-je vous parler en toute franchise et hardiment, vous présenter ma requête.

— Une requête à moi, Monsieur le Curé ? ...

— Et très sérieuse, je vous prie de le croire.

— Dites toujours, je vous écoute.

— Vous savez peut-être, que dans trois semaines, nous aurons dans la paroisse, les cérémonies de

la confirmation. C'est son Éminence elle-même, le Cardinal Bégin qui sera l'officiant. En raison de cette circonstance et du grand nombre des confirmants de cette année, nous voulons donner aux fêtes un éclat inaccoutumé. Déjà, le maître de chapelle s'est assuré le concours de musiciens distingués et a fait choix d'un programme aussi riche que varié. Les décors achetés pour cette fête, promettent un effet des plus saisissants, aussi, je n'ai qu'un regret, c'est que notre église soit trop étroite, pour contenir l'énorme affluence que nous attendons. Mais voici le point en question : la tradition chrétienne veut qu'aux nouveaux confirmés, on donne un parrain et une marraine, dont le rôle tout spirituel, sera de veiller sur les âmes de leurs protégés, au cas où les parents failliraient à cette tâche. L'usage établi demande que l'on choisisse parmi les notabilités de la paroisse deux personnes considérées qui veuillent bien accepter cet honneur avec la mission qu'il comporte. Or, j'ai cru, Madame vous être agréable et rencontrer l'assentiment général en choisissant pour cette fonction notre chère Estelle qui est estimée de tous et dont l'éloge est sur toutes les lèvres.

Madame Maclagan pâlit visiblement ; un frisson nerveux sembla agiter ses mains croisées sur ses genoux ; ce fut d'une voix hésitante et sans pour ainsi dire oser regarder l'Abbé de La Naudière, que la femme du financier dit d'une voix contrainte :

— Monsieur le curé, je vous suis infiniment reconnaissante de l'honneur que vous voulez bien faire à notre famille ; mais je ne puis me prononcer

sur une affaire de cette importance sans le consentement de mon mari, qui par hasard se trouve aujourd'hui absent. Or, il faut que vous sachiez que sur ces questions, nos sentiments ne s'accordent pas toujours. Du reste, dès qu'il s'agit de responsabilités morales surtout, on ne doit point s'engager à la légère, et j'estime que ma fille n'est point préparée au rôle si noble dont vous voudriez l'honorer.

Je n'ose vous dire d'espérer une réponse affirmative ; mais croyez qu'il m'en coûte beaucoup de ne pouvoir vous obliger dans la circonstance, d'autant plus que ma fille serait grandement flattée de votre témoignage d'estime.

Mais reparti le bon curé, je suis surpris à mon tour que vous trouviez tant de raisons à m'objecter, alors que Madame Desurmon a accueilli avec un empressement si marqué la fonction de parrain pour son fils Roger. A ce nom inattendu, Madame Maclagan ne put dissimuler un geste d'étonnement. Deux objections surgissaient à la fois dans son esprit ; le prêtre les ayant devinées, les prévint.

— Vous connaissez sans doute, Madame, cette honorable famille, l'une des plus notoires de ma paroisse.

— Oui monsieur le Curé, car des relations récentes ont mis mon mari au courant de leur situation financière, qui n'est rien moins que brillante.

— Je vois, Madame, que vous avez eu connaissance de leur malheur ; mais peut-être n'avez-vous pas été informée du dernier événement qui en partie a rétabli leur situation.

— Je l'avoue, car il est de fait que les mauvaises nouvelles se propagent beaucoup plus rapidement que les bonnes.

— Alors Madame, je serai le premier à vous apprendre le fait que voici. Il y a deux mois environ, que Madame Desurmon domiciliée encore à Saint-Irénée, recevait un télégramme de San-Francisco, lui annonçant la mort subite de l'une de ses sœurs, dont elle avait perdu la trace depuis plus de vingt ans. Sa surprise passée, elle pria pour la défunte, lui fit dire des messes et tâcha d'obtenir quelques informations sur ses derniers moments. Mais cette demande n'était pas encore expédiée, qu'arriva une seconde lettre de San-Francisco. Au coin de gauche, étaient imprimés ces simples mots : « Étude de Maître Alban, » 14 rue Lafayette. L'enveloppe brisée, parut la copie du testament que l'on avait trouvée dans les papiers de la défunte. Elle léguait sa fortune entière, soit plus de \$400 000 dollars à sa sœur de Québec, comme compensation de l'oubli où elle l'avait laissée durant sa vie.

— Voilà des nouvelles qui sont aussi agréables que rares, ajouta plaisamment Madame Maclagan.

— Vous supposez bien, reprit le prêtre que le premier soin de la famille a été de racheter la maison ancestrale de Québec, réservant Saint-Irénée pour la belle saison.

— C'est aussi une heureuse nouvelle pour vous, Monsieur le Curé ; les familles honorables et fortunées ne sont jamais trop nombreuses dans une paroisse.

Puis, avec une pointe de malice :

— C'est pourquoi, Madame, je m'efforce de n'en négliger aucune.

L'allusion trop claire pour n'être pas comprise, fut accueillie par un gracieux sourire.

Madame Maclagan cependant n'avait pas invoqué devant le prêtre le principal motif de son refus : elle se fut sentie trop humiliée et le bon Abbé de La Naudière était parti sans se douter à quel point il s'était mépris sur l'objet de sa démarche.

Ubald et sa sœur Estelle, qui avec quelques amis jouaient au tennis à l'arrivée du prêtre, avaient été grandement intrigués de cette visite ; aussi, leur premier soin après son départ, fut-il d'aller rejoindre leur mère pour s'enquérir de l'événement.

— Ah ! les enfants curieux dit plaisamment Madame Maclagan en les voyant arriver à la hâte dans son cabinet. Eh bien oui ! c'est de toi ma fille qu'il a été question. Une rougeur subite colora aussitôt les joues de l'aimable enfant dont l'imagination surexcitée bondit immédiatement aux rêves dorés qui d'habitude hantent le cerveau des jeunes filles de vingt et un ans.

Ne se voyant pas concerné, Ubald pria de l'excuser et se retira.

Pour couper court à toute question :

— C'est inutile, mon enfant de chercher, je te le donnerais en cent, que tu n'arriverais pas à deviner. Monsieur le Curé s'occupe des intérêts de sa paroisse et cherche des auxiliaires dévoués.

— Et qui a pu lui donner l'idée de s'adresser à nous, reprit la jeune fille intriguée ?

— Des amis, sans doute, qui nous supposent les qualités que nous devrions avoir, ajouta Madame Maclagan avec une teinte de mélancolie.

— Mais au fait, dites-moi, Mère, de quoi s'agit-il ?

Le retour subit de Monsieur Maclagan, absent depuis la veille, en groupant autour de lui sa famille bien-aimée, rompit l'entretien de la mère et de la fille. Nul n'ose faire allusion à la visite du prêtre devant le chef de famille ; mais dans la soirée, quand Estelle de nouveau rencontra sa mère, elle la trouva dans sa chambre, le visage caché dans ses deux mains ; on ne percevait pas le bruit de ses sanglots, mais elle paraissait secouée par une tempête intérieure et le sentiment douloureux qui l'étreignait était si intense, qu'elle n'entendit point sa fille ouvrir la porte. L'attitude désolée de sa mère en pleurs, causa une révolution dans l'âme d'Estelle. La question devait être bien sérieuse pour bouleverser à ce point celle qui, pour la première fois, elle voyait plongée dans un tel chagrin.

Familièrement, elle prit place sur le sofa, aux côtés de l'affligée, puis d'une main aussi affectueuse que délicate, écarta les doigts entre lesquels filtraient des larmes et dit avec l'accent de la plus touchante tendresse :

— Est-ce à cause de moi que vous pleurez, Mère ?

Pour toute réponse, celle-ci, dans un redoublement d'émotion, pressa l'enfant sur son sein, dé-

posa sur son front un baiser tout détrem pé de larmes et ajouta comme si sa fille eût été informée de tout :

— Tu ne m'en veux donc pas mon enfant ?

Mais bientôt revenue à elle par l'illogisme même de sa question :

— Eh bien ! assieds-toi sur ce fauteuil ma fille, je veux te parler comme jamais encore je ne l'ai fait. A l'âge où tu es, tu as le droit de savoir la vérité.

— Monsieur le Curé qui ne connaît encore notre famille qu'à l'extérieur, a cru sans doute gagner notre sympathie par une marque d'honneur et de confiance ; il est venu en effet pour t'offrir la fonction de marraine de toutes les petites filles de la paroisse qui vont recevoir la confirmation le 3 avril prochain.

Oh ! Mère, est-ce possible reprit l'enfant stupéfaite mais charmée. Je me souviens précisément qu'Albertine l'une de mes amies a rempli ce rôle l'an dernier ; or, d'après ce qu'elle m'a raconté, cette magnifique cérémonie, est l'une des plus grandioses de l'année. Tout, paraît-il, concourt à en rehausser l'éclat : chants, décors, foule immense, l'effet est superbe, quand solennelle et lente s'avance la procession des confirmantes en voile blanc, escortée par le clergé que suit le Cardinal revêtu des ornements pontificaux.

Puis, tandis qu'agenouillé devant l'évêque assis sur trône, chaque enfant vient recevoir les onctions, la marraine se tient debout, la main droite sur

l'épaule du confirmand en signe de protection et se porte garant de sa fidélité à remplir ses promesses. On dirait une souveraine aux côtés d'un trône, attendant le royal parrain des petits garçons.

— Je constate ma fille, que tu es mieux renseignée que moi sur la mission que l'on t'offrait. Par malheur, il te manque l'essentiel pour t'en acquitter dignement.

— Que voulez-vous dire, Mère, repartit Estelle toute surprise ?

— Je ne puis dire que la vérité, hélas !

— Me croyez-vous plus incapable que mon amie Albertine ?

— Mais tu ne peux pas, ma fille, t'engager à défendre chez les autres une foi que tu ne possèdes pas toi-même.

— Je ne vous comprends point, Mère, reprit l'enfant avec étonnement.

— Tu n'as pas reçu le sceau du chrétien, tu es étrangère à l'Église de Dieu.

— Que dites-vous ma mère, s'exclama l'enfant terrifiée, comme si soudain on lui eût appris qu'elle se trouvait sans patrie, moins favorisée que ces enfants du peuple pour lesquels tout à l'heure, on sollicitait son appui.

— Et pourquoi ne suis-je pas chrétienne ? Octavie, la servante l'est bien elle.

— Ce blâme direct et ce rapprochement singulier avec la condition d'une personne à gages, fut un coup droit et combien sensible, à l'âme déjà si torturée de Madame Maclagan.

Elle reprit avec effort, comme pour se justifier :

— Ton père nous a imposé à tous ses volontés et ses idées. . . pour lui, les pratiques religieuses sont des enfantillages dont les gens sérieux n'ont que faire; il prétend que la conscience est le meilleur guide et que le bon sens n'a pas besoin de tant de mystères pour faire honnêtement son chemin dans la vie.

— Ne l'as-tu pas entendu maintes fois raisonner de la sorte devant ton frère et devant toi ?

— Oui, lorsque mon père raillait ainsi et la dévotion et les dévots, je le croyais sur parole, sans supposer un instant qu'il pût avoir tort. . . . Mais alors, Mère, pourquoi n'éleviez-vous pas la voix pour protester et pour nous dire lequel de vous deux nous devons croire ?

Et voici que soudain mon ignorance et mon incrédulité m'excluent du droit commun, m'arrêtent sur le seuil de l'Église, où les plus pauvres peuvent entrer comme chez eux. Entre moi et les manifestations chrétiennes, une barrière se dresse, sur laquelle je lis : « Défendu pour toi. » Quelle angoisse que cette question qui me poursuit de son importunité : « qui a raison de cette foule croyante et pieuse ou de mes chers Parents sceptiques ou indifférents ? . . . » Mon esprit ne peut rejeter la première hypothèse ; mon cœur se révolte à la seconde.»

Interdite par ce réquisitoire inattendu, Madame Maclagan ne trouva rien à répondre.»

Troublée par les idées étranges qu'éveillait en elle cette révélation subite, la jeune fille embrassa sa mère sans amertume, puis visiblement bouleversée se retira dans sa chambre, sous l'obsession de ce

fait indéniable : qu'en raison de l'incurie des siens, elle se trouvait privée d'un des plus beaux triomphes qu'elle eût jamais espérés.

Ce sentiment aurait pu être plus noble ; mais à combien de jeunes filles même pieuses, fût-il demeuré étranger ?



Ton père nous a imposé à tous ses volontés.

Son âme oppressée, avait besoin d'une confidente, à qui elle pût se confier, qui fût capable de l'instruire, de résoudre ses doutes, de réfuter ses ob-

jections. Dès lors son amie Albertine, qui habitait dans ces régions sereines de la foi, qui avait connu le triomphe qu'Estelle voyait lui échapper, apparaissait à celle-ci comme une sœur en Dieu auréolée de science, de foi, de charité, de toutes ces vertus dont la pauvre infidèle connaissait à peine le nom.

Le lendemain, elle passa l'après-midi dans la chambre de son amie et contempla tant d'objets de piété, entendit tant de doctrine, reçut tant de lumières touchant la foi catholique, qu'elle en apprit plus dans cette seule journée, que pendant les 21 ans de son existence.

La cérémonie eut lieu au jour fixé. La journée était superbe, les cloches lançaient à tous les vents leurs joyeuses volées tandis qu'une foule distinguée et recueillie encombrait les abords de l'église devenue trop étroite. Estelle, guidée par sa fidèle compagne ne voulut pas perdre le moindre détail des rites liturgiques. La voix des grandes orgues, la suavité des chants, les prières de la liturgie, la majesté du culte catholique pénétrèrent en son âme comme eût fait une pluie bienfaisante sur une terre en friche, brûlée par le soleil.

Au retour, pourquoi, dit-elle à son amie, ai-je été sans l'avoir voulu, séparée de ceux qui prient, qui espèrent, qui aiment ?... Nul ne s'est demandé si je pourrais vivre, sans vérité dans l'intelligence, sans l'amour vrai au cœur. J'ai vécu, j'ai grandi sans m'apercevoir qu'il me manquait des ailes....

III

SINGULIÈRES COÏNCIDENCES.



Le carnaval d'hiver avait pris fin dans la ville de Québec et l'on s'entretenait encore du succès prodigieux qu'il avait obtenu cette année-là. Réputées dans toute l'Amérique du Nord, ces réjouissances en effet, attirent des touristes des régions les plus reculées. Si par sa situation unique sur le Saint-Laurent la cité de Champlain est comme l'Eden des sportmen d'été, elle ne fait que changer de charmes lorsqu'elle se pare de sa toilette hivernale.

Alors l'immense glissoire érigée sur la terrasse Dufferin pour la « tobagan », les côtes de la citadelle pour les skieurs, les Plaines d'Abraham pour les amateurs de la raquette, les patins et le hockey dans les patinoires de la ville, suscitent un enthousiasme communicatif, charment les yeux par l'élégante coquetterie de leurs costumes, attirent des foules qu'on chercherait en vain en une autre ville de la Province.

Aux attrait des sports d'hiver, à l'intérêt des toilettes de la saison, succédèrent les jours pluvieux du printemps, les ennuis de ces longues soirées qui ne sont plus l'hiver et n'appartiennent pas encore à l'été. Depuis que Madame Desurmon avait recouvert le domicile ancestral de la rue Sainte-Anne,

les deux familles s'étaient trouvées plus d'une fois fortuitement rapprochées. Roger Desurmon se doutait bien que le fils du financier devait partager les idées du père qu'il avait combattues avec tant d'énergie à Saint-Irénée, mais il trouvait dans le jeune homme une telle droiture native et des qualités si sérieuses qu'il ne pouvait lui refuser son estime.

Bien que sa mère eût décliné le prêt offert par Monsieur Maclagan, Roger conservait pour la famille du financier une sincère reconnaissance et par un sentiment fort compréhensible, il aurait voulu acquitter cette dette de gratitude. De son côté, Ubald ressentait pour Roger une réelle sympathie. Il évitait devant lui d'entamer où de soutenir des discussions qu'il jugeait n'être point de son goût.

Depuis longtemps déjà, le besoin d'un nouvel hôpital se faisait sentir à Québec et nombre d'échevins pressaient le Conseil de Ville de se préoccuper des familles pauvres du quartier Saint-Malo.

Les recettes de la Cité ne permettant pas à celle-ci de supporter tous les frais de construction, on résolut de faire appel au public en organisant quelques fêtes de charité en vue de combler les déficits prévus.

En conséquence le soir du 18 avril, la grande salle de danse du Château Frontenac voyait affluer toutes les grandes familles de l'aristocratie québécoise, attendant l'arrivée de son Excellence Le Lieutenant Gouverneur de la Province. Le chatolement des toilettes de soirée sous les mille feux des lustres, le pittoresque des décors, l'atmosphère em-

baumée de fleurs délicates, un orchestre composé des meilleurs artistes de la ville, tout promettait un succès sans précédent.

Ce fut dans cette circonstance que pour la première fois, Roger Desurmon eut l'occasion de rencontrer Mademoiselle Maclagan. Déjà celle-ci avait été frappée de la distinction et la de douce gravité du jeune homme, le jour de la confirmation, alors qu'il servait de parrain aux enfants de la paroisse, et cette coïncidence n'avait pas peu accru, dans la jeune fille, le regret de ne pouvoir l'accompagner dans le grand cortège qui précéda la cérémonie.

Estelle venait d'achever une polka qui avait coloré son visage ; elle conversait avec son cavalier, tous deux assis en face de la grande baie vitrée qui regarde la côte de Lévis. Roger Desurmon avait observé, non sans surprise, que chez la jeune fille à une sorte de gaieté fébrile, succédait parfois brusquement un air de profonde mélancolie. Tandis que près de sa mère, il attendait à l'extrémité du salon, qu'un ami lui rendît le service de le présenter, Ubald Maclagan qui le reconnut, chercha à l'entraîner. Mais à l'hésitation éprouvée, celui-ci jugea bien vite que le jeune homme avait une préoccupation.

— Dites-moi, demanda-t-il à Ubald, en souriant, connaissez-vous cette jeune personne, toilette orange, qui converse devant la grande baie ?

— Beaucoup, reprit joyeusement Ubald : la trouvez-vous intéressante ?

— Oui, et à plusieurs points de vue. Il y a un instant elle paraissait grisée d'allégresse ; puis, sou-

dain, elle m'a semblé pâlir, on aurait dit qu'elle souffrait.

— Pauvre Estelle, fit Ubald, presque bas.

— Estelle est son nom, dites-vous ?

— C'est ma sœur, reprit simplement le jeune homme.

Mais notre mère, ici présente sera charmée de faire votre connaissance; je lui ai tant de fois parlé de vous. Roger Desurmon s'approcha de Madame Maclagan et prit le siège vide qui se trouvait près d'elle. La conversation fut empreinte de la plus déférente cordialité. Avec une bienveillance et un intérêt marqués, la mère d'Estelle s'enquit de la santé de la famille Desurmon, félicita le jeune homme pour l'honneur qui lui échut le jour de la confirmation, se gardant bien de faire la plus légère allusion au dissentiment d'idées, qui à Saint-Irénée-les-Bains avait si profondément affecté son mari.

Le jeune homme fut frappé de la hauteur de vue et de la justesse des opinions de Madame Maclagan. Il lui semblait impossible qu'une âme aussi loyale, ouverte à toutes les idées généreuses demeurât éloignée de la vraie foi et de ses pratiques. Il paraissait bien qu'une cause extrinsèque seule, avait pu lui empêcher de suivre la pente de son âme naturellement chrétienne.

Mais alors, quelles luttes, ou plutôt de quelles tortures morales n'avait pas été faite la trame de cette vie en apparence si heureuse... N'était-ce pas ce même contraste de joie et de tristesse alternatives qu'il venait de remarquer dans les allures

d'Estelle ? Une pensée angoissante lui étreignait l'âme : cette jeune fille, qui jusqu'alors, l'avait si favorablement impressionné, n'avait-elle pas, elle aussi, au cœur, cette tare de scepticisme élégant professé par le père et qui avait provoqué la rupture des négociations au souper de Saint-Irénée ?...

Peu soucieux du mouvement de la danse, le jeune homme regrettait de n'avoir pas lié conversation avec Estelle, mais craignant d'abuser de l'honneur de sa présentation il prit congé de Madame Maclagan, salua profondément la jeune fille dont le regard dit ce que les lèvres avaient célé ; puis, accompagné d'Ubalde, il revint près de Madame Desurmon, qui avec un franc sourire tendit les mains aux deux amis, heureuse d'une intimité, qui, pour son fils, semblait acquitter une dette et revêtir la forme d'un apostolat.

Le retour de la belle saison, toujours accueilli avec un enthousiasme nouveau, quels que soient les plaisirs de l'hiver canadien, avait rendu à la Cité québécoise son aspect vivant et si pittoresque qui résulte de l'énorme affluence des touristes étrangers. La famille américaine avait eu maintes fois le plaisir de saluer ou d'héberger des connaissances, des amis de Harrisburg ou du voisinage, attirés par les charmes du site, les agréments de la saison, ou même par leur dévotion à sainte Anne, la grande thaumaturge du Canada.

On était au 26 juillet, jour consacré par l'Église à fêter la vénérable aïeule de Jésus. Le ciel comme la terre, respirait l'allégresse. Une température

idéale dans un ciel d'azur, laissait présager qu'une multitude de pèlerins envahiraient le sanctuaire révéral, témoin de tant de miracles. Bientôt en effet, par la voie du fleuve, par la voie ferrée, les tramways, les voitures de campagne non moins que par les innombrables autos de tous rangs et de toutes conditions, une foule immense assiégeait toutes les avenues de la vaste basilique.

Dès les cinq heures du matin, les messes s'étaient succédé à tous les autels, des communions innombrables avaient eu lieu et la vénéralion des reliques était ininterrompue, tandis que d'autres, dans la ferveur de leur foi, gravissaient à genoux les marches de la « Scala Sancta » suppliant le Sauveur de leur octroyer par l'intercession de sainte Anne, la faveur si ardemment désirée qui était le but de leur pèlerinage. Depuis plus de deux heures un grand nombre de pèlerins gardaient leurs places pour assister à la grand'messe solennelle qui devait être chantée par son Éminence le Cardinal de Québec. Elle devait avoir lieu à onze heures dans la grande basilique, qui cinq fois plus vaste, eût à peine contenu la foule qui se pressait aux alentours.

Arrivés juste à temps pour occuper une des dernières places, à proximité des portes d'entrée, Madame Desurmon et son fils Roger étaient venus remercier sainte Anne de son intervention si marquée dans le rétablissement de leur fortune, sous la forme de l'héritage venu de San-Francisco.

Bientôt l'orgue commença ses longs accords ; l'autel étincelait de mille feux. Au moment où

précédé de la longue théorie des enfants de chœur, en soutanelles rouges, le cortège du clergé franchit le seuil du temple, la voix des soprani s'éleva pure et fraîche pour honorer le célébrant, qui solennel et recueilli, s'avancait précédé d'un nuage d'encens ; une atmosphère céleste semblait envelopper les assistants. L'office commença, cause de religieuse curiosité pour les uns, source de grâces et d'abondantes consolations pour les autres.

Les yeux de Roger venaient à peine de quitter son livre que soudain il parut intrigué ; visiblement une pensée le préoccupe : mais quelle est donc cette jeune personne qui, en avant, dans la troisième rangée à droite, ressemble tant à Estelle Maclagan ? c'est à s'y méprendre ; il est clair cependant que la fille du financier ne fréquente pas les lieux de pèlerinage. Cet involontaire mouvement de surprise fit bientôt place à la certitude et n'échappa point à Madame Desurmon qui tourna vers lui un regard interrogateur.

Puis dans un léger sourire d'admiration étonnée :
— Estelle est ici, dit-il, à voix basse, en se penchant vers sa mère !

Sur la physionomie de la pieuse dame, passa un éclair de joie aussitôt comprimé et tous deux émus, feuilletant leur livre, semblèrent chercher à nouveau la page que l'émotion leur avait fait perdre.

Un spectacle inouï et un saisissement inexprimable suivirent la lecture de l'Évangile. Dominant la foule du geste comme de la voix, le Prédicateur, avant son instruction, convia l'immense auditoire à

entonner avec lui le refrain populaire : « Vive sainte Anne elle est notre Patronne. » Ce concert unanime de près de vingt mille âmes, traduisant en une même parole, tout l'élan de leur foi, toute l'ardeur de leur amour, fit couler maintes larmes involontaires et fut plus éloquent que les paroles pourtant si enflammées de l'orateur, dans le sermon qui suivit.

Plus d'une fois, durant l'office, involontairement, les yeux de Roger Desurmon se portèrent du côté de la troisième rangée de droite. La cérémonie terminée, lente et pieuse la foule s'écoula ; parents et amis se groupant pour gagner ensemble les hôtels ou chercher sur la rive du fleuve un site favorable au repas de midi.

Dans l'après-dîner, Madame Desurmon et son fils, ayant satisfait leurs dévotions privées se dirigeaient vers le « Cyclorama » qui évoque, aux yeux des pèlerins, avec les paysages de la Terre Sainte la topographie des lieux sanctifiés par les souffrances et la mort de Jésus-Christ. Cette attraction, si puissante pour des âmes pieuses, ne laisse pas insensible le touriste, chez qui la curiosité supplée la piété. Déjà l'affluence des visiteurs était considérable et le ton réservé avec lequel ils échangeaient leurs impressions, témoignait assez de la vivacité de leur foi, de la sincérité de leurs sentiments. Les deux pèlerins de Saint-Irénée n'avaient pas échappé à cette empreinte profonde que le souvenir de la passion du Sauveur exerce sur les âmes vraiment chrétiennes.

Cependant, au sortir de l'édifice, la pensée comme la conversation de Roger, ne tarda pas à revenir

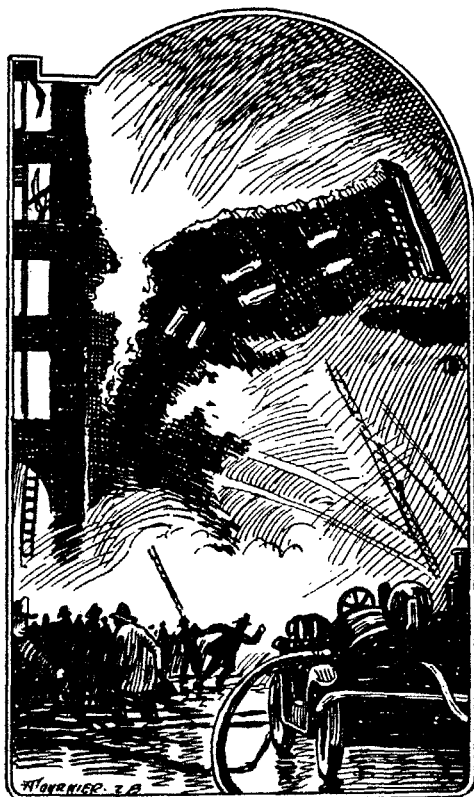
à l'objet qui dans la basilique, lui avait causé une si agréable surprise. Il ne pouvait s'expliquer qu'en dépit de leur opposition de race, d'éducation et de convictions, il éprouvât de la sympathie pour ce caractère de jeune fille, à la fois mystérieux et attrayant. Lui semblait-il que la Providence lui avait imposé la tâche de dissiper les ténèbres dont cette âme était enveloppée ?... On eût dit que le vif intérêt qu'elle lui avait inspiré, se doublait du besoin de soutenir, de consoler ce cœur, au fond duquel, il avait cru découvrir, il y avait quelques mois à peine, une douleur aussi intense que secrète.

Les circonstances le servirent mieux qu'il n'osait espérer. A peine Roger et sa mère s'étaient-ils éloignés de quelques arpents, qu'une famille américaine encadrant Estelle vint à leur rencontre. Les francs éclats de rire d'une joyeuse et agréable surprise furent réciproques, puis après les saluts et les échanges de présentation :

— Quel bon vent, Mademoiselle, nous vaut l'honneur et le plaisir de votre présence, dit Roger ; vraiment après notre entrevue du Château Frontenac, je n'aurais jamais supposé que la prochaine dût avoir lieu dans un centre de pèlerinages....

— Vous me croyez donc bien sceptique, Monsieur Roger... et chacun de rire, en ajoutant ses joyeux commentaires à l'aimable impromptu de la jeune fille. Un soleil ardent régnait ; des bancs disposés à l'ombre étaient mis à la disposition des pèlerins ; les deux familles s'y groupèrent, Roger aux côtés de sa mère, ayant Estelle pour vis-à-vis.

— Tenez, Monsieur Roger, fit la jeune fille, comme preuve de mon hostilité à votre foi, nous allons, mes amis et moi, visiter le « Cyclorama » que l'on dit si impressionnant.



Tout le bloc de maisons devint la proie des flammes.

— Je vous félicite, Mademoiselle, de votre heureuse initiative : nous en venons ma mère et moi et j'avoue en être sorti meilleur que j'y étais entré. Je dois, reprit-il, ces sentiments à l'ardente piété de ma mère ici présente. Vous-même, Mademoiselle,

vous paraissiez bien recueillie ce matin durant la grand'messe.

— Comment, vous m'avez aperçue ?... oui, j'en conviens, ces cérémonies si touchantes m'impressionnent profondément : le chant, les prières liturgiques, tout cela me frappe et crée en moi comme la nostalgie d'une patrie absente.

L'accent de pénétrante sincérité, qui accompagnait ces paroles, prouvèrent à Roger, une fois de plus, qu'altérée du besoin de croire, cette pauvre âme égarée aspirait de toutes ses forces à la vraie source des eaux vives.

Avant que les familles se séparent :

— Je vous souhaite, Mademoiselle, ainsi qu'à vos amis, un agréable et réconfortant souvenir de votre pèlerinage.

Si le cœur de la jeune fille était touché des manifestations de la vraie foi, son esprit raisonneur n'avait pas encore adhéré complètement aux dogmes qu'elle nous enseigne ; aussi, reprit-elle, avec une indépendance un peu hautaine, où se reflétait clairement la philosophie paternelle :

— Mais ceux qui puisent le courage en dehors d'eux-mêmes, avouent qu'ils sont des êtres faibles.

— Je plains les hommes, reprit Roger, ceux qui confiants dans leur énergie, se flattent qu'elle leur suffira pour leur faire atteindre le bonheur. Vertu naturelle, vertu qui bientôt chancelle. Les exemples de cette faillite sont innombrables ; comptez le nombre de divorces qu'une seule année enregistre aux États-Unis. Quant à moi, désireux de suivre

les exemples paternels, je n'ai d'autre souhait que de me faire un nom dont ma mère soit fière ; un nom qui me vaudra l'estime et l'affection de celle à qui je vouerai mon existence au pied de l'autel. Je lui apporterai un cœur droit, une âme loyale et croyante. Je ne lui demanderai en retour que la volonté de marcher du même pas que moi dans la vie, cheminant tous deux vers le même but.

Loin de me laisser prendre à ses protestations affectueuses, je lui dirais : puiserez-vous votre tendresse aux mêmes sources chrétiennes que moi ? si oui, je répons de l'avenir ; sinon, mieux vaut ne pas nous engager.

Estelle regarda Roger avec une sorte d'angoisse. De sorte, repartit la jeune fille, en scandant ses mots, comme si elle avait peine à formuler sa pensée, que si cette enfant eût grandi dans l'ignorance, vous la condamneriez ?

Comprenant alors l'allusion très directe, Roger ému, reprit :

— Je la plaindrais sincèrement, mais n'oserais la donner pour bru à ma mère.

Mais déjà l'automobile américaine attendait pour le retour à Québec et la visite au « Cyclorama » était encore à faire. Dans de chaleureux « au revoir » mêlés d'excuses, les familles se quittèrent.

Le souvenir du pèlerinage à Sainte-Anne, aussi bien que l'heureuse rencontre qu'il y avait faite, laissa dans la mémoire du jeune homme, comme l'impression d'une joie surnaturelle, mêlée d'une

pieuse espérance. Si son grand cœur se réjouissait des religieuses dispositions de Mademoiselle Mac-lagan, c'est qu'il caressait l'espoir de la gagner à Dieu avant de songer à en faire la compagne de sa vie. Bientôt un événement aussi désastreux qu'imprévu, vint révéler à Roger les aspects inconnus de cette âme qui continuait à faire l'objet de ses observations, non moins que de sa sympathie.

Un soir qu'avec quelques amis, la famille Maclagan se récréait dans la salle de billard située au deuxième étage, une brusque sonnerie de timbres perçue à travers le roulement des voitures signala le passage des pompiers qui à toute vitesse se dirigeaient vers la basse ville.

En un moment, une lueur insolite envahit la salle, baignant les objets dans une lumière crue. De la galerie, où chacun était accouru précipitamment, on apercevait dans la direction de la paroisse Saint-Sauveur, un immense nuage de fumée rougeâtre teignant de nuances roses les façades des habitations. Le spectacle était terrifiant. Les flammes, activées par un vent violent, sortaient des fenêtres du deuxième étage, montaient vers le toit, léchant les murs, se tordaient sous le vent, paraissant faiblir pour se redresser plus terribles l'instant d'après.

Montés sur le faite des maisons voisines, quatre ou cinq pompiers, munis de jets puissants, activés par les pompes à vapeur, s'efforçaient de circonscrire le fléau en noyant les régions voisines inflammables. Sous l'action du vent, d'énormes flammèches tourbillonnaient en l'air, allant retomber au loin, menaçantes.

Le feu avait pris dans l'arrière magasin d'un pauvre épicier, où débris de caisses, de papier, d'objets de toutes sortes présentaient à la flamme un aliment rapide. Aussi, quelques minutes avaient-elles suffi pour mettre en danger, non seulement toute la maison, mais encore pour communiquer l'incendie à trois immeubles du voisinage. C'étaient d'étroits logements d'ouvriers chargés de locataires à famille nombreuse. Dès le début de la conflagration, les cris affolés des enfants mêlés aux crépitements des flammes, au fracas des meubles tombant dans la rue, causaient un lugubre désarroi.

En dépit de l'intelligente direction reçue, la brigade des pompiers semblait impuissante à maîtriser le feu, Dans le rouge encadrement d'une fenêtre, se dressèrent tout-à-coup deux silhouettes de femme, l'une vieille et infirme, l'autre tenant dans ses bras un enfant demi-nu; au prix d'efforts surhumains on réussit à les sauver, Il y eut quelques écrasements dans les corridors, des chutes dans les escaliers, dont le bois fumant craquait sous les pieds. Plusieurs malheureux asphyxiés par la fumée et la chaleur restèrent sur le plancher brûlant de leur chambre de longues minutes avant d'être secourus; ceux-ci souffrant de cruelles brûlures, ceux-là ne revenant qu'avec peine de leur évanouissement. Tout le bloc de maisons, jusqu'à la rue voisine devint la proie des flammes et plus de trente familles se trouvèrent sans abri. La population admirable de dévouement prodigua ses soins aux sinistrés, recueillit les plus nécessiteux, tandis qu'en hâte, les voitures d'ambulances conduisaient aux hôpitaux les blessés, victimes de la catastrophe.

Les journaux du lendemain donnèrent, avec de multiples photographies, un compte-rendu détaillé du sinistre de la veille. Les autorités civiles et religieuses qui aidèrent au sauvetage, les dévouements particuliers, l'hospitalité offerte aux malheureux, les dons de toute nature qui leur furent présentés, rien ne fut omis de la part des reporters. Pour plusieurs de ces familles d'ouvriers, c'était la ruine complète ; aussi l'article terminait-il par un appel véhément à la charité publique, invitant le Conseil de Ville à se mettre en tête du mouvement d'organisation pour les secours.

La grande maison de commerce « Z. Paquet » offrit spontanément tout un étage de ses vastes magasins pour l'installation d'une vente de charité. Des dames de haut rang, des jeunes filles de l'aristocratie québécoise avaient offert spontanément leurs services pour tenir les boutiques de ce bazar improvisé. Les noms des marchandes préposées aux différents comptoirs présageaient l'entière réussite de cette pieuse spéculation.

Parmi ceux qui vinrent visiter l'installation, les uns étaient guidés par la curiosité, d'autres entraient pour juger de la grâce, de la toilette ou du succès de leurs amies ; mais nul ne sortait sans emporter quelque objet, témoignage palpable de sa bienveillante générosité. Les étalages d'ailleurs étaient des plus attrayants ; ici des éventaires de fleuristes sont chargés de mille bouquets, qui font le charme des yeux et les délices de l'odorat ; là une exhibition de pâtisseries, de bonbons et chocolats de toutes couleurs et de toutes saveurs ; à côté, un bar séduisant vous

offre des rafraîchissements aux aspects multicolores, des fruits exotiques faisant concurrence aux cornets de crème à la glace, qui eux aussi, s'enlèvent par enchantement. Enfin à cette table, des cigares et articles de fumeur avec tous les accessoires imaginables que comporte cette dispendieuse habitude. Ailleurs, ce sont des articles de librairie, objets de toilette, mille choses qui tirent leur valeur principale de la grâce des dames et des jeunes filles qui les offrent à *un public* conquis par l'élégance de leur toilette, le charme de leurs manières, la magie de leurs sourires non moins que par la délicatesse de leur charité.

Au nombre de ces avocates des pauvres se trouvait Estelle Maclagan. Sa toilette d'un goût parfait, l'affabilité de son accueil, l'aisance et la distinction naturelles de ses allures, jointes à la situation financière de sa famille, expliquaient amplement l'enthousiasme du public pour les variétés de violettes qui étaient son monopole. Elle n'avait point à indiquer les prix : la hausse se faisait d'elle-même ; un ami de sa famille payait son bouquet d'un « cent dollars » en or ; son voisin et ami, piqué d'émulation n'osa paraître moins généreux ; bientôt dans la cassette des infortunés, les billets verts, mêlés aux pièces d'or dans la masse des pièces blanches, témoignaient bien haut du puissant prestige de la vendeuse.

Roger Desurmon qui était de toutes les bonnes œuvres ne pouvait demeurer étranger à celle-ci. Il achevait sa tournée aux divers étalages, quand près de sortir, il se trouva à son insu devant celui d'Estelle. Dès qu'il eût reconnu la jeune fille, l'émotion subite qu'il éprouva avait à peine paru sur son visage, qu'il s'inclina respectueusement devant elle,

en la félicitant du succès qu'elle venait de remporter.

Cependant une teinte de mélancolie, qui sembla percer dans les paroles du jeune homme, impressionna péniblement le cœur d'Estelle et une sorte de découragement envahit son âme. Bien vite Roger comprit son imprudence et la regretta sincèrement. De quel droit blâmait-il celle qu'il estimait, dans l'exercice même de sa charité ? N'était-ce pas assez cruel de lui avoir fait comprendre, lors de leur entrevue à Sainte-Anne de Beaupré, que la différence de leurs opinions serait un obstacle quasi insurmontable à tout rapprochement sérieux. Pourquoi raviver une blessure encore si vive, douter de la droiture de ses intentions et mêler l'âpreté de l'ironie à l'expression de paroles louangeuses ?... Estelle avait senti le coup, baissé la tête et accepté sa condamnation.

Loin de se révolter contre l'apparente injustice de ce jugement, elle en parut plus confuse que mécontente ; et levant sur le jeune homme de grands yeux attristés où perlait une larme :

— N'est-ce pas le bien que nous nous proposons ici ?

— Entre le bien et la charité, il y a une différence. C'est peu de prodiguer l'or acquis par le trafic de la vanité mondaine, des basses jalousies ; vous vendez des sourires pour acheter des louanges et vous avez recueilli trop de compliments flatteurs des hommes pour espérer quelque chose de Dieu.

— Avec l'or, la vraie charité prodigue son temps, son cœur, ses peines, voire même ses larmes.

— Mon Dieu, que vous êtes austère, interrompit doucement la jeune fille.

— Je n'en disconviens pas, reprit Roger, avec une nuance de regret ; il ne faut pas m'en vouloir ; ma digne et tendre mère m'a plus instruit par ses saints exemples que par ses bonnes paroles.

— Ah ! qu'heureux êtes-vous, monsieur Roger, d'avoir reçu une telle éducation ; ayez compassion du moins des riches de la terre, qui, pauvres de ces trésors du ciel, n'ont point partagé votre bonheur. Puis, d'une main discrète, le jeune homme ayant glissé sa pièce d'or dans la cassette des pauvres, l'aimable vendeuse, de son corsage, détacha le bouquet, qui en faisait la parure et l'épingla à la boutonnière du discret bienfaiteur.

— Merci, deux fois, ajouta-t-elle gravement : sa voix et son regard traduisaient une émotion reconnaissante si profonde et si sincère que Roger attendri s'éloigna en murmurant :

— Quel dommage ! . . .

Les sévères mais pieuses paroles qu'il avait laissées tomber en si bonne terre ne devaient pas attendre longtemps pour lever et porter leur fruit.

Digne fils d'une pieuse mère, Roger Desurmon, à l'exemple de celle-ci, secourait les nécessiteux, passait une bonne partie du dimanche à répandre ses libéralités dans les centres indigents que lui avait désignés la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

Parmi les nombreuses familles que l'incendie avait ruinées, l'une des plus deshéritées était venue chercher asile dans une mesure abandonnée au fond d'une rue étroite et obscure. Dans une misérable

pièce, une pauvre femme presque aveugle tâchait de ses mains incertaines de caresser le visage pâle et chétif de ses deux enfants : l'un contrefait et boiteux, l'autre qu'une toux aiguë et sèche désignait comme victime de la consommation. Ces nouvelles recrues de la misère se trouvaient par hasard dans les limites de la circonscription attribuée au zèle charitable de Roger Desurmon. La nouvelle n'avait pas tardé à lui parvenir, et le dimanche suivant le voyait gravir un escalier tremblant, puis, pousser une porte délabrée donnant accès dans un réduit à demi-obscur. Sur un lit sordide, le père infirme était couché poussant des soupirs lamentables ; la mère assise dans un angle de la chambre conversait avec une jeune dame, qui en toilette se livrait à un travail actif ; d'un paquet posé à terre, elle tirait des draps, des couvertures, un oreiller, tandis qu'un commissionnaire achevait de monter un lit de fer, tout neuf. La jeune personne souriant, ayant disposé toute chose, aidait au malheureux à quitter son grabat pour s'installer sur sa nouvelle couche.

— Vous trouvez-vous mieux maintenant demanda-t-elle à l'infirme d'un ton jovial et affectueux. Le son de cette voix, frappa Roger qui venait de franchir le seuil et le vit au comble du bonheur, quand dans la garde-malade il eut reconnu la voix et les traits d'Estelle Maclagan. Une vive rougeur d'autre part, monta au front de la jeune fille, qui émue et surprise, se demandait quelles intentions allait lui supposer le jeune homme.

Mais, respectant l'exercice divin de la charité, Roger, dans l'admiration, s'offrit immédiatement à

à la belle infirmière pour lui aider à panser les affreuses brûlures dont le malheureux souffrait horriblement : car n'ayant pas voulu se séparer des siens, le malade avait refusé un lit d'hôpital et voici que la



Le dimanche suivant le voyait gravir un escalier tremblant.

bonne Providence venait à son aide sous la forme de ces deux jeunes apprentis du dévouement chrétien. Quand le malade eut reçu tous les soins réclamés par ses blessures, que l'aveugle eut revêtu le linge blanc apporté par leur bienfaitrice, que les enfants lavés et souriants se furent approchés de la table installée au

milieu de la chambre, un grand panier de provisions que venait de monter le commissionnaire y fut placé. Qui dira la joie expansive et les ardeurs de convoitise qu'il alluma dans les yeux de ces prolétaires extasiés. Viande froide, pain blanc, fromages, fruits, gâteaux, sirop d'érable successivement étalés, faisaient rêver à un festin de roi. Assis face à face Estelle et Roger, entourés de leur famille adoptive, se firent les serviteurs des pauvres de Jésus-Christ. Ayant partagé une tarte, la jeune fille après qu'elle en eut présenté une part à tous ceux qu'elle appelait ses hôtes, en offrit une à Roger ; à cette vue une grosse larme roula dans les yeux du pauvre infirme.

— Que Dieu vous donne le bonheur, Mademoiselle, dit-il en passant sur ses joues le revers de sa main.

— Et vous garde la lumière ajouta l'aveugle.

— La lumière... la lumière... répéta Estelle, comme à voix basse, oui vous dites bien... ma bonne Dame, demandez-la chaque jour pour moi.

— Et Dieu l'exaucera, Mademoiselle, fit Roger, qui avait bien saisi l'allusion.

Ayant quitté le pauvre logis où ils venaient de laisser la joie avec l'abondance, Estelle reprit l'auto superbe qui l'avait amenée et Roger se dirigea vers le No 17 de la même ruelle, pour un semblable office de dévouement.



DÉSOLATION



DEPUIS le séjour de sa famille à Québec, Monsieur Maclagan avait constaté avec bonheur qu'un renouveau de joie et de santé avait comme rajeuni et transformé son épouse bien-aimée. Il semblait que l'air pur du cap Diamant avait été plus efficace que celui des multiples sanatoriums qu'elle avait fréquentés les années précédentes.

Mais après l'optimisme des premiers temps, bientôt reparut la triste réalité. Une prostration sorte d'affaiblissement général que tous les praticiens furent impuissants à conjurer, minait la malade, lui enlevant à la fois et les joies et le goût de la vie. Des diagnostics aussi alarmants qu'indiscrets jetèrent l'effroi dans le cœur d'Ubalde et de sa sœur, sans provoquer autre chose, chez leur mère qu'un pâle sourire, où l'ironie semblait se mêler au désespoir.

Alors qu'autour d'elle étaient réunis tous les éléments du bonheur, on aurait dit que cette femme, qui mourait lentement, voulait emporter dans sa tombe le secret du mal qui la consumait. Parfois elle eût voulu connaître la destinée de ses enfants. Elle insistait pour que sa fille fixât son choix parmi le grand nombre de partis avantageux qui prétendaient à sa main. Bien que variées de ton et de

forme, toutes les réponses d'Estelle se ramenaient à ces deux affirmations : « Je me trouve très bien auprès de vous, chère mère, et aucun des candidats qui se présentent ne semblent m'offrir de sérieuses garanties de bonheur. » Quand, revenant à la charge, la chère malade évoquait l'état si précaire de sa santé, la jeune fille alors, sanglotait dans les bras de sa mère, et il n'était plus question de mariage.

Si avides que fussent les enfants de se reprendre à l'espoir d'un rétablissement, ils ne purent conserver longtemps leur généreuse illusion. Seul leur père gardait pleine confiance. Les médecins largement rétribués, étaient trop catégoriques dans leurs affirmations pour laisser place au moindre doute de succès. Les événements devaient se charger de lui dessiller les yeux.

Un soir, qu'avant de se rendre au Club du Château Frontenac, il vint s'informer de l'état de la malade, il fut frappé de l'altération de ses traits, du fiévreux éclat de ses yeux.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, dans un élan spontané de tendresse désolée, que puis-je faire pour te guérir ?... parle, je suis prêt à tenter l'impossible.

— Non, mon ami, reprit la malade, d'un ton attendri : il n'y a rien à faire, puis elle l'embrassa. Presque aussitôt, une faiblesse subite jeta l'émoi dans toute la maison. Quand la malade eut repris ses sens, elle trouva ses deux enfants en pleurs qui lui prenant les mains, les couvraient de baisers. En vain la jeune fille insista-t-elle pour partager avec son frère le soin de veiller leur mère durant la nuit ; Estelle dut s'incliner devant la volonté maternelle.

Quand, tard dans la soirée, la malade se crut bien seule avec son fils, elle l'appela près d'elle, puis lui ayant pris la main, lui demanda avec une sorte d'anxiété :

— Mon fils, me jures-tu d'obéir à ce que je vais te demander ?

Frappé de la solennité autant que de l'imprévu de cette question :

— Mère, n'avez-vous pas confiance dans mon affectueuse docilité ?

— Ah ! mon enfant, c'est que tu ne saurais me comprendre avant de connaître les angoisses de mon âme, les cris de ma conscience torturée.

— Que dites-vous, Mère, s'écria le jeune homme consterné; c'est la fièvre, sans doute, qui vous communique ces idées sombres, vous dont la vie fut toujours si dévouée, si exemplaire.

— Ecoute, plutôt mon enfant, tu jugeras ensuite. Tous se demandent de quoi je meure... tu vas le comprendre.

Alors qu'employée au bureau de la direction des grandes usines de Pittsburg, je fis la connaissance de ton père, je rêvais comme toutes les jeunes filles de mon âge, d'avoir pour époux un être idéal, tel qu'on n'en rencontre qu'au pays des fées. Mais frappée des avantages physiques non moins que du prestige et des qualités intellectuelles du jeune contremaître qui devait être mon mari, je répondis à ses avances et fis écho à sa sympathie. Il jouissait d'ailleurs de l'estime générale et la position qu'il m'offrait était inespérée.

Une amie osa bien me dire, qu'il avait abandonné sa religion et que ses opinions avancées ne m'agréeraient pas : je me fis fort de le convertir aux miennes. Telle fut ma grande illusion. Cédant à l'entraînement, je ne consultai ni ma raison, ni ma conscience. Je ne devais pas tarder à éprouver le châtement de mon aveugle tendresse. Les fêtes de notre mariage furent splendides ; un beau voyage en Floride en fut l'agréable complément. Par condescendance pour moi, monsieur Maclagan avait toléré que le prêtre bénît notre union au pied de l'autel ; mais dès que par la suite, fut abordée la question des pratiques religieuses, je me trouvai devant un mur d'airain.

— Ma chère enfant, me dit-il, vous ne doutez pas de mon affection pour vous : cependant, ma tendresse ne m'aveugle pas au point de méconnaître le bon sens et de me faire consentir à des pratiques auxquelles un homme intelligent ne peut s'astreindre sans se rendre ridicule. J'ai mes convictions arrêtées, et pour rien au monde, je ne donnerai des preuves d'inconséquence.

— Mais quoi, m'écriai-je stupéfaite ; j'ai épousé un impie, un mécréant... je serai seule à remplir mes devoirs religieux ?...

— Vous n'avez plus d'autre devoir que celui de m'obéir. ...

Atterrée par cette abominable sentence, j'ignore comment je ne tombai pas évanouie.

— Mais, repris-je, c'est ma foi, c'est le bonheur que vous m'arrachez.

— Votre bonheur m'est confié ; je le ferai, moi seul. ...

Larmes, prières, supplications, tout fut vain ; le désespoir alors s'empara de mon âme : le poison venait de s'infiltrer dans la coupe de ma vie. Ni le temps, ni des démarches réitérées n'amenèrent le moindre revirement dans ses opinions. J'expiais ma fatale imprudence : j'avais trop présumé de mon ascendant. Vaincue, mon âme finit par garder un coupable silence ; l'esprit du mal aidant, la triste victoire de ton père, ne tarda pas à devenir complète.

A ta naissance, mes sentiments de foi, refroidis, mais non éteints, voulurent obtenir ce que l'Église accorde au plus humble de ses enfants ; peine perdue, ni ton front ni celui de ta sœur ne furent marqués du sceau du saint baptême. Et pourtant, mon cher Ubald, je dois rendre justice à votre père : jamais sa tendresse pour nous tous ne s'est démentie un seul instant.

Bien que fière de mes enfants qui rendaient jalouses toutes les mères, ne respirant point l'air natal du chrétien, j'étouffais dans cette atmosphère d'athéisme. Hélas ! mes enfants, je vous ai dérobés à Dieu je vous ai volé le ciel !... voilà le remords qui me torture, voilà le virus qui a empoisonné mon existence, voilà ce qui me conduit au tombeau. Je meurs de remords, de la nostalgie de la foi, de la faim de Dieu... O ! séductions de la fortune, folles amours, vous avez été les bourreaux de ma vie et causé la perte de mon âme....

Et, tandis que sanglotant, la pauvre mère laissait un libre cours à ses larmes brûlantes, Ubald, navré par tout ce qu'il venait d'entendre s'écria :

— Ah ! Mère, que puis-je faire pour vous ? n'y a-t-il point de remèdes à votre désespoir ?

— Oui, mon enfant, mon remède, c'est Dieu lui-même, c'est Dieu qu'il me faut, Dieu dont la privation fut le tourment de ma carrière misérable ; va me chercher son ministre, appelle un prêtre, pour qu'à mon âme désolée, il donne si possible la paix avec l'espérance.

A peine sorti de la chambre de sa mère, en hâte, Ubold se dirigea vers le séminaire pour solliciter le ministère du premier prêtre qu'il y rencontrerait, tant était vif son désir de combler au plus tôt les vœux de la chère mourante. Il entra par le grand portail et longeant le vaste corridor, il croisa bien vite un ecclésiastique, qui un livre sous le bras, se dirigeait, modeste et recueilli vers la chambre numéro 14.

— Pardon, monsieur l'Abbé, j'aurais un grand service à vous demander.

— De quoi s'agit-il mon ami ?

— Ma chère mère est mourante et avec grande instance réclame le ministère du prêtre.

— Elle n'a désigné personne nommément ?

— Non, monsieur l'Abbé ; elle m'a dit : un prêtre, amène-moi un prêtre, et je suis venu et vous êtes le premier que j'ai rencontré.

Un instant après, l'abbé, muni des saintes huiles, de son bréviaire, de son chapeau, après avoir revêtu sa douillette, dit au jeune homme :

— Je suis prêt à vous suivre mon ami.

— Pardonnez-moi, mon père, si dans le trouble de ma hâte, j'ai omis une chose si élémentaire : mais

laissez-moi téléphoner et dans quelques minutes, une voiture de place va nous conduire rapidement auprès de la malade.

Chemin faisant, le prêtre s'adressant à son guide :

— Qui ai-je l'honneur d'accompagner ?

— Je vous en prie, mon père, tout l'honneur est pour votre très obligé Ubald Maclagan.

— Comment, seriez-vous l'ami dont mon neveu, Roger Desurmon, m'a fait tant de fois l'éloge ?

— Lui-même monsieur l'Abbé.

— A ce titre, permettez-moi de vous serrer la main et de vous saluer de nouveau.

— Je vous suis très reconnaissant de votre sympathie ; quant aux éloges, Roger en a trouvé le prétexte plutôt dans son amitié que dans mes mérites.

— Et votre mère se meurt mon enfant ?

— Hélas, mon Père, tout espoir de la sauver est perdu ! . . .

Bientôt, la voiture stationna devant la porte de la riche résidence.

Onze heures venaient de sonner à l'horloge du vestibule.

Ubald demanda à devancer le prêtre et s'élança vers la chambre de sa mère. La malade avait reconnu le pas de son fils dans l'escalier. Dès qu'elle le vit apparaître dans la demi-obscurité de la pièce, elle lui tendit ses bras tremblants, puis l'attira sur sa poitrine.

— Tu es un bon fils, mon cher Ubald. Après quelques instants de conversation, le jeune homme introduisait l'Abbé Guichard au chevet de Madame

Maclagan, qui les mains jointes, les yeux brillants de fièvre, balbutia un remerciement noyé dans ses pleurs.

— Va, mon fils, dit la malade, je te reverrai dans quelques instants.

Le jeune homme se retira dans la pièce voisine l'esprit et le cœur bouleversés de pensées et de sentiments aussi étranges que nouveaux pour lui. Portant la main à son front, il le sentait brûlant et sous l'empire de l'émotion, croyait entendre parfois des sanglots étouffés dans la chambre de sa mère, puis la voix du prêtre, qui calme et apaisante, dominait en les pacifiant, ces élans d'une douleur si sincère.

Après une demi-heure environ, la porte s'ouvrit et posant sa main sur l'épaule du fils, le prêtre dit avec une grande douceur :

— Venez, maintenant, mon ami.

Une exclamation d'heureuse surprise sortit des lèvres d'Ubalde quand il aperçut sa mère comme transfigurée et rayonnante. Le regard avait une expression de joie extatique, un sourire céleste errait sur les lèvres de cette femme, qui deux heures auparavant semblait affolée, en proie aux affres du remords et du désespoir.

Oh ! merveilleuse efficacité des sacrements, pensa le jeune homme en constatant leurs résultats miraculeux.

Mais l'émotion et la fatigue avaient épuisé les dernières énergies de la moribonde. Une crise de faiblesse lui survint et craignant de ne pouvoir revenir en cette demeure, le prêtre commença la récitation des dernières prières.

Alors sentant que c'étaient les derniers instants de sa mère bien-aimée, Ubald profita d'un moment de lucidité pour prononcer ces paroles :

Mère, je reconnais qu'il n'y a qu'une vraie Église qui mène à Dieu : c'est celle qu'enseigne ce prêtre de Jésus-Christ qui vient de vous ouvrir le ciel. Aussi, devant Dieu et devant vous qui m'entendez, je jure de consacrer ma vie à ce ministère sublime qui console, qui pardonne, qui sauve les âmes. Alors, les yeux de la mourante reflétèrent un sourire surhumain qui communiqua à son visage un charme si attrayant, qu'Ubald et Estelle en furent émerveillés. Mais bientôt un spasme subit annonça que la fin était imminente. Le prêtre ayant renouvelé l'absolution crut prudent de se retirer tandis qu'Ubald s'empressait d'avertir monsieur Maclagan lequel accablé de douleur était demeuré seul et comme, hors de lui dans son cabinet de travail.

Peu de temps après, entourée de tous les siens au désespoir, mais toujours inconsciente, Madame Maclagan rendait son âme à Dieu alors que le coup de minuit retentissait à la pendule de la cheminée. C'en était fait de cette existence brillante selon le monde, mais empoisonnée en réalité par l'amertume qui venait d'en briser le cours. La façade mensongère était tombée.—Vu le milieu social, la crainte d'un scandale non moins que l'ardent désir de ses enfants, monsieur Maclagan ne put refuser à la défunte les funérailles religieuses. Elles eurent lieu avec un déploiement de luxe et une affluence extraordinaire, étant donnée l'origine étrangère de la famille.

Les premiers mois qui suivirent ce deuil furent empreints d'un accablement et d'une mélancolie intenses dont des âmes chrétiennes ont peine à se faire une idée. Puis, avec le temps, ce fut une ère nouvelle qui s'ouvrit pour la famille Maclagan. Déjà initié à la vraie foi par le touchant exemple de sa mère, Ubald résolut de laisser à l'Abbé Guichard la direction de sa conscience. Il ne pouvait trouver guide plus prudent et plus expérimenté. Ne se croyant plus le droit de dissimuler ses sentiments, il résolut hardiment de rompre avec sa vie passée d'athéisme pratique. D'autre part, la mourante lui avait comme légué l'âme d'Estelle, et il se crut responsable de son bonheur comme de sa foi.

La jeune fille d'ailleurs, mue par une sorte d'attraction surnaturelle se rapprochait plus volontiers d'Ubald que de leur père. Plongé dans son deuil, perdu dans sa douleur, vivant à l'écart, celui-ci laissa aux orphelins la libre expression de leur chagrin avec la liberté de leurs mouvements. Aussi mettant à profit cette latitude, Ubald en profita-t-il pour multiplier ses relations avec son directeur spirituel.

— Eh bien ! mon ami, lui demande ce dernier : qu'avez-vous résolu ?

— D'informer mon père de mon dernier entretien avec notre chère défunte et de lui faire connaître la vocation que je me propose d'embrasser.

— Vous allez au-devant d'un refus catégorique, mon cher, et vous risquez de déchaîner un orage peut-être gros de conséquences. . . .

— J'ai dépassé 21 ans : me voici majeur.

— Je le sais, mais il est toujours lamentable d'avoir recours à la loi civile pour régler les relations de père à fils. N'excitez pas et ne bravez point la colère paternelle. Le temps, aidé de la prière, peut opérer de grandes choses. Commencez par bien vous instruire de la religion dont vous aspirez à devenir le ministre. Appuyez votre science sur la vertu pour légitimer les ardeurs de votre zèle, alors, seulement, je vous conseillerai de dire à votre père, non votre détermination, mais l'ardent objet de vos désirs.

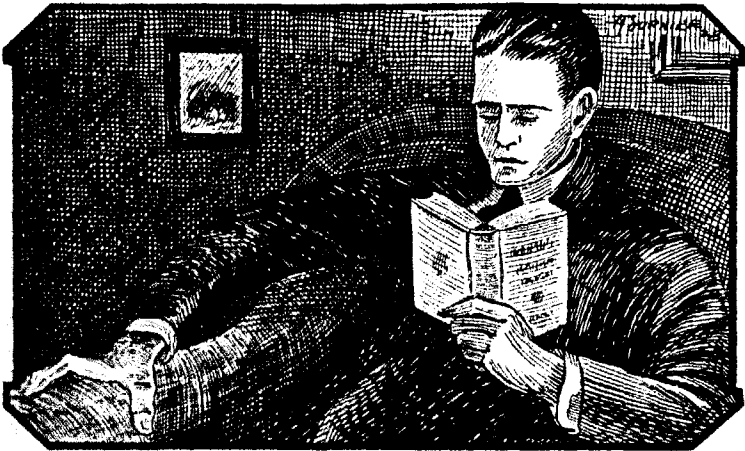
— Monsieur l'Abbé, il en sera comme vous l'aurez décidé.

En fait, rien ne fut changé extérieurement dans les habitudes d'Ubalde et monsieur Maclagan s'applaudissait de le voir aussi docile, aussi studieux que par le passé.

Un soir, Roger Desurmon chargé par sa mère de traiter avec l'Abbé Guichard une affaire litigieuse relative à une succession, ne fut pas peu surpris de rencontrer Ubalde dans le cabinet du prêtre. Prenant dans les siennes la main des jeunes gens, il les unit en disant : « Regardez-vous désormais comme frères d'armes et soldats d'une même armée. La sympathie de Roger, qui déjà l'inclinait vers le frère d'Estelle, n'attendait que ce signal pour se livrer à l'impulsion de la plus généreuse amitié. Ce nouveau lien ne fortifiait-il pas celui qui déjà l'unissait à l'avocate dévouée, à la bienfaitrice des pauvres ? Ubalde devenait pour son ami comme un médium qui servirait à la fois les vœux du cœur de ce dernier et comblerait la légitime curiosité de son esprit.

Pour la première fois, les obstacles à son union avec Estelle, qui lui avaient paru insurmontables, semblèrent s'aplanir.

Le temps officiel du deuil étant expiré, pour condescendre à la volonté paternelle, Ubald dut reprendre ses relations, tenir son rang dans la société. Mais bien souvent au soir d'une fête, à la sortie d'un bal, à la hâte, il venait s'enfermer chez lui et pour-



Il poursuivait avec ardeur ses études de théologie.

suivre avec ardeur ses études de philosophie ou de théologie. Quand parfois, son esprit se révoltait contre les paradoxes impies soutenus par son père, il allait, à l'ombre du sanctuaire, puiser dans une oraison ardente la force et la patience dont son âme avait besoin.

Cette double existence ne fut point soupçonnée de monsieur Maclagan ; fier des succès que son fils obtenait dans ses études il plaçait en lui son espoir

et son orgueil. Ubald cependant s'affligeait parfois à l'idée de la colère paternelle dont un jour il devrait braver les éclats, car il aimait son père et son respect lui interdisait toute allusion inopportune aux reproches qu'avait formulés contre lui son épouse mourante.

Estelle de son côté s'ingéniait à atténuer le chagrin de son père par des prévenances délicates, une affabilité plus démonstrative, malgré l'antagonisme de leurs opinions religieuses.

Un soir monsieur Maclagan pria sa fille de l'accompagner dans son cabinet de travail. Souriante et affable, après avoir donné un baiser à son père, elle avança le fauteuil de celui-ci. prit place sur le sofa de velours vert, cherchant quel sujet allait faire le thème de leur entretien.

— Ma chère enfant, dit bientôt monsieur Maclagan, tu es ma seule joie désormais.

— Pour m'être agréable, mon Père, ne soyez pas injuste pour mon frère.

— Non, certes, mais la tendresse d'une fille est plus affectueuse, puis tu ressembles tant à ta bonne mère... Crois-tu bien ma fille que le soin le plus cher de ma vie est celui de ton bonheur. ?

— Oui, mon père, répondit-elle.

— Et pour l'assurer dans l'avenir, as-tu confiance en moi ?

Surprise par l'impromptu de cette question, la jeune fille d'un ton hésitant répondit :

— Père, je me trouve bien auprès de vous...

— Ton père te manquera un jour, il te faut un protecteur, un guide, un appui pour le suppléer ;

pour tout dire en un mot : te marierais-tu volontiers ?

— Cela dépend du mari, dit Estelle rougissante.

— Eh bien ! un parti se présente, avantageux au point qu'il est impossible de souhaiter mieux. C'est un jeune homme noble, riche, intelligent, bon et. . . .

— Voilà bien des qualités déjà, mon père, inutile d'en ajouter d'autres, car je crains que de tels princes n'existent qu'au royaume des chimères.

— Devines-tu le nom de ce nouveau prétendant ?

— Non, mon père, répondit-elle avec une grande indifférence, je ne veux pas le connaître.

Piqué de cette froideur dédaigneuse, le père reprit :

— Jamais, entends-moi bien, jamais tu ne te trouveras un parti semblable.

— Que m'importe, dit Estelle, je ne songe nullement à me marier.

— Mais tantôt, ne disais-tu pas le contraire ?

— Je répondais à mon rêve, non à votre question.

— Je vais te laisser réfléchir, ma fille, je connais trop ton sens et ton affection pour moi, pour oser croire que ce soit là ton dernier mot. Nous en reparlerons prochainement. . . .

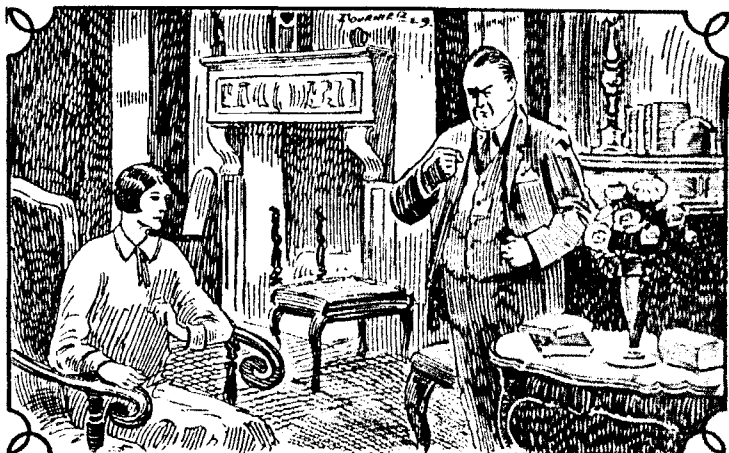
D'ailleurs, en supposant même cette hypothèse, n'oublie pas mon enfant que je pourrais faire appel, pour triompher de ton refus que rien ne justifie, à ma sagesse plus prépondérante que ta volonté enfantine, aux droits que je tiens. . . .

— A quoi voulez-vous faire allusion, mon père ?

— Aux droits de la nature.

— Voilà un terme fort vague ; si je l'entends bien, la nature ne dit-elle pas de ne prendre pour compagnon de ma vie que l'homme de mon choix, que celui que j'aurai jugé digne de ma confiance et de mon affection ?

— S'il le faut, alors je saurai invoquer la loi, reprit monsieur Maclagan vexé.



S'il le faut, alors je saurai invoquer la loi, reprit monsieur Maclagan vexé.

— Voici qui est plus clair et plus précis, ajouta la jeune fille. Mais que dit-elle, cette loi ? « Que je suis tenue de vous respecter et de vous obéir en tout sauf sur la question qui est en cause ; et à vingt et un an, cette même loi qui me rend maîtresse de ma destinée, vous interdit de m'imposer un époux. »

— Mais, c'est la révolte, ma fille....

— Non, mon Père, c'est l'expression de mes sentiments que je vous prie de ne pas violenter.

— T'avoir tant aimée, prononça monsieur Maclagan, avec amertume et me voir payé par tant d'in-

gratitude !... cependant, je ne veux rien devoir qu'à ton respect filial, et je sais que tu vau mieux que tes paroles.

Puisque je garde mon désir et toi ton opiniâtreté, considérons pour le moment l'incident comme non' avvenu et demeure mon Estelle chérie, douce et affectueuse comme par le passé.

! La concorde sembla rétablie entre monsieur Maclagan et sa fille, mais dans le cœur subsista la blessure que chacun s'étudiait à dissimuler de son mieux. Pour la première fois, le financier comprit que les apparences doucereuses de sa fille voilaient une grande énergie de caractère appuyée sur un raisonnement aussi lucide qu'impeccable. Un argument surtout lui était allé au cœur : sa fille lui avait dit : « Vous vous plaignez que je méconnais votre autorité ; de quel droit voulez-vous me l'imposer, vous qui méconnaissez celle de Dieu ? »

Cependant, Estelle n'envisageait point l'avenir sans crainte ; n'accepter que l'époux de son choix, c'était se donner irrévocablement à Roger Desurmon ; mais lui et sa famille, n'avaient-ils pas d'autres vues ? En refusant le parti qui lui était offert, n'allait-elle pas provoquer l'indignation paternelle, peut-être briser pour jamais un cœur qui l'idolâtrait et ne retirer aucun fruit de sa rébellion ? Pouvait-elle raisonnablement espérer que Roger donnerait son cœur à une femme qui de nationalité différente ne partageait pas même ses croyances religieuses ?... d'ailleurs ne le lui avait-il pas fait entendre assez clairement lors de leur entrevue à Sainte-Anne de Beaupré ? Mais, son état d'âme, l'incertitude de son avenir, le

problème de son bonheur, n'était-ce pas l'œuvre néfaste de son père ? . . . en soustrayant sa fille à toute influence divine, n'avait-il pas sapé par la base le principe de sa soumission ? . . .

Pendant ce temps, Ubald se préparait à subir à l'Université, ses derniers examens. Après trois années d'un labeur soutenu il n'éprouvait aucune crainte sur le résultat final ; les préoccupations dont il était troublé avaient leurs causes dans les événements qui devaient s'ensuivre. Cependant Estelle n'osait dire le fond de sa pensée à son frère au sujet de Roger leur ami commun. Aussi la solitude lui pesait et le froid involontaire qui régnait entre elle et son père, lui rendait chaque jour la vie plus pénible. A qui se confier, demander conseil, avec qui pleurer à son aise ? . . . Une amie lui restait, Albertine qui déjà l'avait consolée et soutenue dans le sacrifice que lui avait imposé la cérémonie de la confirmation. Une après-midi, la jeune fille se rendit chez son amie. A peine toutes deux eurent-elles pris place sur un grand et riche sofa, qu'Albertine s'écria :

— Mon Dieu, que tu es pâle, ma chère Estelle : tu dois souffrir, es-tu malade ?

— Oui, je souffre et de plusieurs manières . . .

Alors, par le détail, elle lui parla de la scène pénible qui s'était passée entre elle et son père, l'instruisit de ses appréhensions au sujet de l'affection de Roger, de leurs divergences d'opinions religieuses, de l'opposition probable de la famille, enfin de la décision catégorique que lui imposerait prochainement l'inflexible détermination de son père.

— Qui sait, dit-elle, si devant mon refus persis-

tant, d'ici huit jours, je ne serai pas sous le coup de sa malédiction ?...

— Me repousseras-tu si alors je viens à toi ?

— Qu'oses-tu bien dire ma chère amie : ne commets jamais pareille bévue, l'imprudencé serait extrême ; étouffe en toi l'esprit d'insubordination, et puisque tu aimes et souhaites la religion catholique apprends d'elle à vaincre tes répugnances. Je ne saurais me faire à l'idée qu'un jour sans asile, tu sois livrée à toi-même, en proie au désespoir. Ne crois pas que je dis ces choses pour te refuser l'hospitalité, car je m'estimerais trop heureuse de pouvoir te rendre service ; mais je t'en supplie réfléchis et prends garde.

Non moins irrévocable que celle du père, était la résolution de sa fille.

Bien loin de se douter des intentions d'Ubalde, monsieur Maclagan se réjouissait d'avance de la place brillante qu'occuperait son fils dans la nouvelle promotion d'avocats. Aussi, le jour de l'examen arrivé, prit-il fier et confiant, le chemin de l'Université Laval. Ubalde remporta un triomphe complet et la joie témoignée par le père, ne fit qu'accroître les appréhensions du fils.

De retour à la maison :

— Je te félicite, mon cher enfant, de tes succès et te remercie du bonheur que tu viens de verser dans ma vie. — Demain, nous parlerons de ton avenir. — Ce soir, si tu veux me faire plaisir, emploie toute ton influence pour décider ta sœur à accepter le riche parti que je lui ai trouvé. Je dois donner sa réponse demain, sans faute.

— Je vous obéirai, mon père, répondit Ubald.

Pensant à sa nouvelle mission, le jeune homme ne put retenir cette exclamation de sympathie :

— Pauvre Père !... être meurtri si rudement et à la fois par les deux seuls êtres qu'il chérit au monde..

Un peu avant l'heure du dîner, Ubald apercevant sa sœur bien parée :

— Tu m'effraies, lui dit-il, moitié souriant, moitié mystérieux. . .

Il paraît qu'une grande question doit se décider demain !. . .

— Oh Papa t'a parlé

— Mais, dis-moi, quel motif de ton refus peux-tu bien alléguer ?

— Un seul, Ubald : J'aime un autre.

— Je ne doute pas que ton choix ne soit digne de toi. . . .

— Oui, car j'ai regardé bien haut, avant de me fixer.

— Es-tu montée jusqu'à Dieu, continua Ubald ?

Surprise d'entendre une telle allusion dans la bouche de son frère :

— Nous sommes mystérieux l'un pour l'autre Ubald.

— Demain, répliqua-t-il, il n'y aura plus de secret entre notre père et nous, — mais qu'advient-il ? . . . je l'ignore ; quoi qu'il en soit, je te promets un appui aussi loyal que résolu.

Le repas de famille eut lieu, sans incidents comme sans expansion ; chacun observant une prudente réserve et s'ingéniant à éloigner de la conversation

l'objet du litige. Au sortir de la salle à manger, monsieur Maclagan retint Estelle dans le salon.

— Eh bien ! cette fois, ma fille, je viens te demander ton dernier mot.

— Mon père, reprit-elle respectueusement mais d'un ton résolu : « Mon dernier mot ne diffère pas du premier : Je n'appartiendrai à personne sinon à l'homme de mon choix. »

— Tu ne voudrais pas me causer cette douleur Estelle ? . . .

— Ne m'avez-vous pas dit, mon Père, que vous vouliez mon bonheur ? Pour moi, il n'est possible qu'à cette condition.

— Ainsi tu entres en guerre ouverte avec ton père ? . . . or, si tel est ton dernier mot, voici le mien :

— « Retire-toi de ma présence, je ne veux te revoir que docile à ma volonté. »

La jeune fille prit les mains paternelles, y déposa ses lèvres et d'une voix grave et entrecoupée prononça :

— Adieu Père . . .

Quelle ne fut point la stupéfaction de cet homme, qui vingt années durant, avait ployé sous son vouloir absolu une épouse trop docile, de voir échouer sa volonté devant la froide et tenace décision de sa fille ! . . .

De cet échec, il gardait non moins d'humiliation que de douleur . . .

Une consolation du moins lui restait : Ubald docile, serait l'honneur et l'appui de sa vieillesse. Le lendemain, à l'heure fixée pour le « rendez-vous, » le jeune homme qui avait fait appel à toute

son énergie, la sentit tout à coup s'évanouir, dès qu'il eût franchi le cabinet de son père. Il ne comprit plus qu'une chose : le coup aussi terrible qu'inattendu qui allait briser le cœur paternel.

— Mon cher enfant, commença monsieur Mac-lagan, ta conduite passée non moins que tes succès présents me remplissent de fierté et de bonheur.

De multiples carrières s'offrent à toi ; choisis celle qui t'agrée et compte sur mon influence. Puis, dis-moi aujourd'hui ce qui pourrait te faire plaisir ; demande sans crainte, fie-toi à ma tendresse, tu possèdes toute ma confiance.

— Mon Père, repartit Ubald, en se levant, je profite de votre invitation pour vous faire connaître le choix de mon état de vie. J'ai décidé d'entrer dans l'ordre des Frères Prêcheurs, je veux être dominicain.

N'en croyant pas ses oreilles, monsieur Mac-lagan demeura muet de stupeur.

— Tu veux plaisanter mon ami ?

— Non, mon père, je parle de conviction et en homme déterminé.

— Toi, un mécréant, te faire religieux, qui a pu t'ensorceler de la sorte ?

— La foi que j'ai puisée au chevet de ma mère mourante.

— Folle supercherie, mensonge que tout cela ; ta mère ne s'est pas plainte, s'écria Maclagan exaspéré, en marchant de long en large dans son cabinet.

— Ma mère est morte de la privation de Dieu : aussi lui ai-je fait le serment, comme pour la dédommager, que mon existence serait employée à donner

Dieu aux âmes ; c'est pourquoi je veux être prêtre, pour distribuer le pain de la parole divine aux multiples affamés qui le réclament à grands cris.

— Jamais, jamais, accentua monsieur Maclagan : tu veux masquer ta folie sous l'apparence d'un devoir ; c'est le comble de l'ingratitude. Je n'ai aimé que vous trois, je n'ai travaillé que pour vous, vous étiez toute ma vie et voilà que vous devenez mes bourreaux. . . .

— Père, fit Ubald dans un élan de tendresse tout spontané : comprenez-nous ; votre amour tout naturel se borne à notre vie présente ; mais qui aime bien, aime pour toujours, pour l'éternité. Nos âmes ont soif de vérité, de clarté ; leur besoin d'aimer est insatiable et Dieu seul peut le satisfaire. Parce qu'au lieu de jouir, je veux consacrer ma vie à instruire, à consoler, à guérir les âmes égarées, devez-vous me repousser avec dédain ? Ma parole aura-t-elle moins d'efficacité, moins d'autorité dans la chaire chrétienne qu'à la barre du tribunal ?

Anéanti devant l'effondrement de ses espoirs, monsieur Maclagan n'entendit point les arguments de son fils ; outré d'indignation, il prononça d'une voix terrible :

— Demain, pour la dernière fois, vous franchirez le seuil de cette demeure.

Le jeune homme courba la tête sous la sentence, des larmes silencieuses roulèrent sur ses joues pâlies et d'un pas incertain, il sortit. Demeuré seul le financier prit son front à deux mains comme pour comprimer le choc des idées qui s'y heurtaient, puis s'écria soudain, dans l'angoisse de son âme :

— Estelle, Estelle, où es-tu ? viens me faire une caresse, viens mettre un baiser sur le front de ton pauvre père ; tes désirs du moins sont légitimes. J'ai bien écouté mon cœur, moi ; désormais, je laisserai au tien le droit de choisir. Viens me dire que tu m'aimes toujours, n'imites point la folie de ton frère, tout ce que j'ai, sera pour toi.

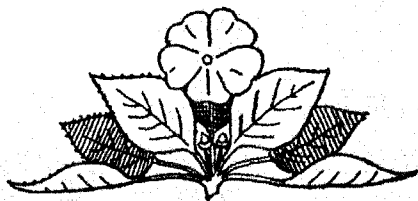
Arrivé près de la chambre de sa fille, il y rencontra Octavie en pleurs.

— Ma fille est-elle dans sa chambre, dit-il ?

— J'ai appelé, frappé plusieurs fois, sans obtenir de réponse. Peut-être est-elle malade, car hier soir, je l'ai vue pleurer.

Le père voulut entrer, la porte résista. Il envoya Octavie chercher son passe-partout et bientôt le financier se trouva dans la chambre de sa fille. Elle était vide ; aucun meuble ni le lit n'étaient dérangés. Sur un guéridon, Octavie aperçut un billet laconique qu'elle remit de suite à monsieur Mac-lagan. Sans indiquer le lieu de sa retraite, sans parler de retour, elle adressait à son père un adieu éternel.

— Plus d'enfants, s'écria le malheureux père en se laissant choir sur un fauteuil : je n'ai plus personne ici-bas !...



LES DEUX VICTOIRES

Tandis que le financier perdu dans le sentiment d'un abandon complet se livrait à un morne désespoir, Ubald, depuis près d'un an déjà, dans le calme et le silence du noviciat, poursuivait par l'étude et la prière, l'œuvre de sa formation religieuse et cléricale.

Par les soins d'Albertine, Estelle était entrée comme préceptrice des enfants d'une famille noble venue de France et en résidence à Montréal.

On était aux premiers jours de juillet de l'année 1914. Jamais la gracieuse bourgade de La Malbaie n'avait vu affluer un si grand nombre de touristes, ni compté tant de villégiateurs ; il en était venu de tous les points de la province, des villes surtout et parmi eux étaient nombre d'Américains.

La famille Desurmon avait réintégré sa résidence de Saint-Irénée-les-Bains et partageait ses excursions entre Cacouna, Tadoussac, le lac St-Joseph et les différents sites des régions avoisinantes. Promenades en canot, parties de pêche, randonnées en auto, bains, fêtes nautiques organisées par le « Manoir Richelieu » rendaient aussi attrayantes que variées ces belles journées de repos.

Bientôt, tel un orage qui surgit dans un ciel serein, des rumeurs sinistres chargèrent l'horizon politique de sombres pressentiments. Dans les journaux, au télégraphe comme au téléphone, dans les

câbles transatlantiques comme dans les conversations, on n'entendait que bruits de guerre. Le 4 août la France était officiellement aux prises avec l'Allemagne, et se demandait avec anxiété quelle serait l'attitude de la Grande-Bretagne. Vaillamment celle-ci se rangea à ses côtés invitant ses dominions à marcher sur ses traces. D'un élan aussi généreux que spontané, le gouvernement du Canada télégraphiait à Londres cette fière et noble décision : Tout le Dominion du Canada se jettera dans la mêlée aux côtés de la mère-patrie pour vaincre ou pour périr.»

Mais pour défendre le droit, il faut la force : sept semaines avaient suffi pour organiser un premier contingent qui comptait 33 000 hommes, dont 25 000 volontaires.

« Bon sang ne saurait mentir » dit le proverbe, et les descendants d'officiers des beaux régiments venus jadis de la belle France s'enrôlaient joyeux et fiers, chantant le refrain :

Nos pères sortis de France
Étaient l'élite des guerriers
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers. (1)

Des ateliers et des bureaux, des campements forestiers comme des champs de l'Ouest, des montagnes Rocheuses comme des pêcheries de la baie d'Hudson, jeunes gens ou hommes mûrs, encadrés dans les services : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, etc, s'embarquaient le 3 octobre pour l'ancienne mère-patrie.

(1) Roman du 22^e Bataillon.

Demeurés sur la rive, parents et amis, les larmes aux yeux, du geste répétant à satiété les « au-revoir » leur disaient ;

Vous partez et bientôt voguant vers la patrie,
 Vos voiles salueront cette mère chérie.

On vous demandera là-bas, si les Français
 Parmi les Canadiens ont retrouvé des Frères ;
 Dites-leur que suivant les traces de nos Pères
 Nous n'oublierons jamais leur gloire et leurs
 (bienfaits.

Chacun garde présent à la mémoire les noms désormais historiques de Neuve-Chapelle, Courcelette, Saint-Julien, Vimy, Saint-Hubert, qui flamboieront dans l'histoire comme un volcan d'honneur et dont le souvenir restera inséparable de celui des fameux héros du 22^e Bataillon et de tous leurs compagnons de gloire et de dévouement.

Si l'effort militaire fut admirable, le service hospitalier et charitable ne le fut pas moins. Il fut caractérisé par son ampleur, par la valeur de ses dons et surtout par la délicatesse de sa générosité. Il suffit de citer l'Hôpital Canadien de Saint-Cloud pour évoquer les noms d'une légion de médecins, de chirurgiens, d'infirmières, d'aumôniers qui mirent au service des blessés de toute arme et de toute nationalité, un cœur et une compétence qui n'eurent d'égal que leur dévouement.

Ceux qui ont vécu ces grandes heures de la patrie en garderont un touchant et impérissable souvenir.

Dès les premiers bruits de mobilisation au Canada, le programme d'une foule de touristes fut

bien vite modifié; bon nombre inquiets retournèrent à leur domicile, pour se tenir prêts à toute éventualité.

Les dangers de la mère-patrie trouvaient un écho dans tous les cœurs généreux. Roger Desurmon épris de toutes les nobles causes ne pouvait demeurer insensible à celle-ci. Sa résolution fut bientôt prise : dans quelques jours, son nom figurerait sur la liste des enrôlés volontaires. Un seul obstacle se dressait devant lui : la pensée de sa mère. N'allait-il pas lui briser le cœur en s'éloignant d'elle ? Mais de cette grandeur d'âme, dont tant de fois elle lui avait parlé, ne saurait-elle pas, à l'occasion, lui donner un nouvel exemple ? il en était convaincu. Malgré sa généreuse détermination, son courage cependant, connut la lutte et les hésitations. Revendrait-il jamais auprès des siens, puis, s'il tombait au champ d'honneur, ne le jetterait-on pas dans une sépulture commune et hâtive dont pas même la plus humble croix ne marquerait sa place à ceux qui, peut-être, un jour, viendraient pour le pleurer. D'autre part, près de l'image de sa mère, une autre figure lui apparaissait douce et radieuse, pleine d'espoirs, dont les beaux yeux s'empliraient de larmes à l'annonce de son départ ; c'était à la veille de la perdre pour toujours, peut-être, qu'il appréciait Estelle à son vrai mérite.

Enfin, il lui semblait entendre les reproches de la jeune fille : qu'avait-il fait pour la soutenir, la consoler, lui venir en aide dans la terrible lutte où elle avait défendu les droits de son cœur ? ... Lui, qui s'était cru la mission de l'éclairer, de la guider, pourquoi l'avait-il abandonnée si lâchement ? ...

autant de motifs qui jetaient la perplexité dans le cœur du jeune volontaire.

Une grande fête nautique, organisée parmi les villégiateurs de la Malbaie, devait avoir lieu le soir du dimanche 8 août. Le seul fait de la savoir patronnée par Monsieur Taft, l'ancien Président des États-Unis, avait attiré une foule considérable d'étrangers. Bateaux autos, embarcations de toutes formes et de toutes dimensions, encombraient les abords du quai. Drapeaux, fanions, oriflammes, banderolles aux couleurs variées claquaient au vent, jetant la note gaie au milieu d'une foule en liesse.

Sur un banc, à deux pas d'elle, Madame Desurmon venait de reconnaître une ancienne partenaire à une partie de « euchre » faite à Montréal, au profit de l'œuvre des sourds et muets.

— Comment, vous ici, dit Madame Desurmon en prenant place auprès de Madame de Montaigu ?

— Et par quel heureux hasard ai-je moi-même le plaisir de vous y rencontrer, Madame ?

— Demeurant à Saint-Irénée un peu en amont de cette place, j'ai voulu créer une diversion à mon fils Roger, qui, depuis près d'un an, est plutôt mélancolique : on dirait qu'il porte au cœur une blessure... mais vous, chère amie, êtes-vous seule ?

— Pas absolument, j'ai pour compagne une jeune personne charmante, la préceptrice de mes deux petites filles.

— C'est une parente sans doute ?

— Non pas, elle a une histoire assez mystérieuse, même un peu romanesque, que je n'ai jamais cherché à pénétrer. Elle a l'esprit cultivé, une conversation

pleine d'intérêt, sa pose et ses manières sont distinguées ; avec cela elle dessine à merveille, déclame avec art et joue très bien du piano. Adorée de mes enfants, elle leur enseigne le français, l'anglais, la musique et me tient compagnie par des lectures appropriées ou des entretiens qui ne sentent en rien la banalité.

Une seule lacune dans ce beau caractère : les principes chrétiens lui ont fait défaut ; mais son âme droite est avide de les connaître et soupire après le mentor qui pourrait la guider dans la voie de l'Évangile.

— Ah !... Madame, vous me donnez un vif désir de faire sa connaissance. Partageant le même sentiment, Roger silencieux semblait la chercher dans la foule.

— Elle ne tardera pas, car elle doit me rejoindre ici à cinq heures. A peine la noble dame achevait-elle ces mots, que Roger, se pencha en poussant un cri de surprise :

Mademoiselle Maclagan, fit-il triomphant, la sœur de mon ami Ubald.

— Venez vite, Mademoiselle, dit madame de Montaigu, on vous attend ; je veux vous présenter à mon amie, madame Desurmon et à son fils Roger ici présent.

Estelle pâlit et dut chercher un appui contre le dossier d'un banc voisin. Tremblante d'émotion, elle entendait distincts les battements de son cœur et osait à peine lever les yeux.

Roger, cependant, fit bonne contenance et bravement soutint le muet examen dont sa mère

l'enveloppait. Bientôt remise, Estelle fut parfaite de grâce et d'aisance, et comprit bien vite que le jeune homme lui avait conservé l'estime et toute la sympathie des premiers jours, c'est pourquoi elle avait retrouvé si promptement son allure dégagée avec sa gaiété naturelle.

Tandis que les dames conversaient, les deux « jeunesses, » en se promenant sur la grève, eurent une conversation intime. Estelle fit l'historique de son départ du foyer, raconta sa vie nouvelle, ajoutant :

— Hélas, je fis un rêve autrefois, je caressai un espoir auquel je dois renoncer aujourd'hui ! . . . , n'est-ce pas assez pour mon bonheur de vouer ma gratitude à celui qui m'honora de son estime, qui m'enseigna la charité, qui m'apprit à prier et me donna l'exemple du sacrifice . . . Aujourd'hui déchu de mon rang, privée de fortune, étrangère à sa piété, mon cœur ne sera pas assez téméraire pour aspirer à un honneur qu'il ne mérite pas.

Roger regarda avec admiration la jeune fille qui n'y prit point garde, désireuse qu'elle était d'aller en hâte rejoindre sa maîtresse, car les réjouissances tiraient à leur fin et il fallait songer au retour. Alors, le jeune homme dit :

— Estelle, vous savez que la guerre est déclarée et que je dois partir à la fin du mois. Dieu sait le sort qui m'attend ; mais si je succombe dans la lutte, me pleurerez-vous ?

— Gardons nos énergies, Monsieur ; mourir de chagrin à l'arrière est moins glorieux, répondit la jeune fille.

— Inquiet sur le sens de ses dernières paroles, Roger rêveur leva les yeux vers la ligne des Laurentides, tandis que la jeune fille se tourna pour dissimuler ses pleurs.

Ému plus qu'il ne voulait le laisser paraître, Roger rejoignit sa mère qui n'osa s'enquérir du trouble peint sur son visage. Depuis quelques jours déjà, il l'avait informée que son enrôlement était signé. Madame Desurmon n'essayait point de retenir ses larmes. Reverrait-elle jamais ce fils unique qu'elle laissait partir au service des grandes causes ?

— Je reviendrai, disait-il ; tu as besoin de moi, il faut que je vive ; mais je ne saurais méconnaître ni mon fier lignage, ni le patrimoine de vaillance qui en est comme l'apanage....

.....

.....

Surtout, écris souvent, très souvent, avait dit à son fils madame Desurmon au travers de ses larmes, sur le quai de Saint-Jean d'Halifax... et docile aux désirs de sa mère, deux années durant, en dépit de mille obstacles, les lettres s'étaient échangées à peu près régulièrement.

La « Noël » de 1916 trouva le 22^e Bataillon dans les tranchées ; Roger avait obtenu la faveur d'y être incorporé peu de temps après l'arrivée du Régiment en France. Si jusqu'alors la vie lui avait paru dure, dans ce nouveau milieu, son cœur respira comme dans une atmosphère tout imprégnée de fraternité, de foi chrétienne, soutenue du plus ardent patriotisme. L'artillerie anglaise ayant ce jour-là réduit au silence les batteries ennemies, les

hommes favorisés d'une belle température goûtèrent dans une joie relative, le contenu des colis postaux remplis des petites douceurs familiales que la poste avait apportés du Canada pour cette grande journée. L'homme le plus populaire du jour était le vagemestre dont tous les mouvements surveil-



Qui dira l'émotion du nouveau sous-lieutenant en lisant l'écriture d'Estelle. Ils pouvaient à chaque instant causer une douce surprise, combler une attente souvent pleine d'anxiété. Si parfois l'éclatement d'un obus ennemi faisait frissonner les corps restés au poste du devoir, les esprits et les cœurs du moins étaient ailleurs.

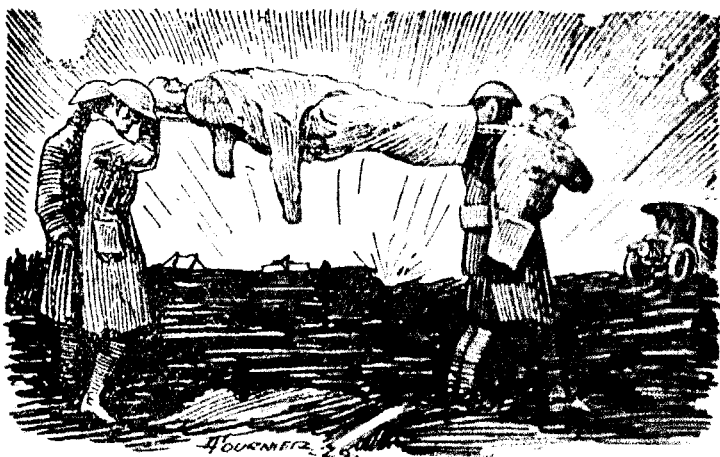
Parmi les nombreux colis distribués dans la matinée, une petite boîte bleue qu'un liseret rouge enserrait avec soin portait ces mots : « Roger Desumon, au 22^e Bataillon Canadien-Français. Secteur postal numéro 17 (France.) Qui dira l'émotion du nouveau sous-lieutenant en lisant l'écriture d'Estelle. Elle fut bientôt à son comble lorsqu'ayant brisé l'enveloppe il trouva cousue sur un petit carré de satin blanc une médaille de sainte Anne, le tout inséré entre deux scapulaires ; sur le fond de satin se détachaient brodés en soie rouge, ces simples mots, mais combien éloquents : « JE ME SOUVIENS. » Signé: Estelle. Ses larmes essuyées, le jeune homme n'eut plus qu'une idée fixe : obtenir au plus tôt une permission pour se rendre à la ville voisine. Il dut attendre quinze longs jours, mais enfin, son souhait fut réalisé. Le soir même, un minuscule colis postal recommandé partait à l'adresse de l'amie qui se souvenait. Enchassée dans son écrin de velours vert, une simple bague en or qu'étoilait une humble améthyste était accompagnée d'une carte de visite portant la même devise : « Je me souviens » suivie de ce nom évocateur : « Roger »

Le mois de janvier fut rude ; le vent glacé qui sifflait au long des tranchées ne laissait pas un coin sans jeter son frisson avec la neige qu'il pourchassait devant lui ; c'est alors que le 22^e Bataillon fut transféré dans la région de Vimy, au Bois des Arleux.

La crête de Vimy qui depuis longtemps défiait les efforts de l'armée britannique devint l'objectif dont coûte que coûte il fallait s'emparer. L'avance qui devait être effectuée en ligne droite et par cinq va-

gues successives se déroulant en deux heures et demie, devait être préparée par des barrages d'artillerie périodiques.

Dès les six heures du matin, de ses six mille bouches à feu, l'artillerie anglaise ne cessa de faire trembler le sol, sans parler de ses occupants, sous les décharges incessantes de ses monstres d'acier. Grâce à la maîtrise de l'air que détenaient les avions canadiens, les salves ennemies ne purent atteindre



Les services d'ambulance parcoururent le terrain conquis.

les lignes de khaki en marche vers la victoire. En dépit de la tempête de neige et du froid intense qui suivit, les vainqueurs se mirent en demeure de s'installer dans les quartiers qui leur avaient coûté si cher.

La nuit venue, les services d'ambulance parcoururent le terrain conquis recueillant de-ci de-là, les pantelantes, mais glorieuses victimes du devoir. Le spectacle était terrifiant ; quelques-uns raidis

par la mort, la face tournée vers le ciel sans étoile crisperaient encore leurs doigts sur une arme inutile ; là des corps défigurés gisent sanglants, couverts de blessures béantes, les membres mutilés ; d'autres épuisent leurs dernières énergies en cris douloureux tandis que trois ou quatre blessés se soutenant à peine essayent de gagner les débris fumants d'une ferme voisine. Au milieu du groupe invalide, étendu sur un treillis de branchage, un jeune lieutenant la face livide, les yeux clos, le front ceint d'un bandeau à demi ensanglanté inspire les appréhensions les plus vives, car ce porte-drapeau possède la sympathie de tous. Mais la distance est longue et le terrain défoncé par les obus, offre à chaque instant un nouvel obstacle à vaincre. Cependant en dépit de leurs efforts réitérés les porteurs sentent leur courage et leurs forces défaillir ; bientôt, vaincus par l'épuisement, ils mettent à terre leur précieux fardeau, l'adossent au tronc d'un arbre déchiqueté, tandis que le sergent plaçant sa main sur le cœur du blessé, s'assure qu'il bat encore.

Mais voilà qu'à une dizaine d'arpents une lumière semble s'agiter ; on dirait l'étoile de la charité qui scintille : c'est un groupe d'ambulanciers que dirige un jeune prêtre du Canada dont l'enrôlement volontaire date de deux mois à peine et qui faisait partie de la dernière ordination. Ensemble le chef-infirmier et le prêtre s'étaient penchés soucieux sur le moribond toujours inconscient ; au cordial que lui donna l'infirmier, succéda un léger mouvement des yeux, puis bientôt, comme revenant d'un rêve, le blessé soupira : Oh ! que je souffre.

Alors l'aumônier lui dit d'une voix claire et sympathique ; « Voici un prêtre mon lieutenant, qui avec les secours de la religion, vous apporte les services de la plus affectueuse charité. » Quelle est cette voix si douce, murmura Roger, je l'ai déjà entendue, je la connais ; et pendant que ses yeux incertains erraient cherchant un renseignement, la lanterne d'un brancardier éclaira soudain le visage de l'aumônier.

— Ubald, mon frère Ubald, s'exclama le blessé au comble de la stupéfaction. . . c'est Dieu qui vous a envoyé pour m'ouvrir le ciel. Puis les deux amis mêlant leurs larmes, s'étreignirent avec une mutuelle affection qui sembla décupler les forces de l'infirme. Soutenu par le prêtre qui avait aidé à l'installer sur un brancard, le malade put enfin atteindre la voiture d'ambulance demeurée sur le chemin à quelque distance. L'encombrement était tel qu'il fallut maintes instances de l'aumônier pour obtenir que le blessé fut étendu entre deux banquettes.

Arrivé au poste de secours numéro 3, Roger reçut les premiers pansements que réclamait son triste état : un éclat d'obus lui avait perforé le côté droit du crâne et traversant le pavillon de l'oreille était venu se loger dans l'épaule dont il avait brisé la clavicule. Ayant reçu ce traitement provisoire, il fut décidé qu'après quelques heures de repos, le lieutenant Roger Desurmon serait, avec les grands blessés, dirigé sur l'Hôpital militaire de Saint-Cloud.

Si, attaché à l'ambulance numéro 3, le jeune Père Dominicain Ubald Maclagan ne put accom-

pagner Roger dans son douloureux trajet, du moins lui donna-t-il l'assurance de sa visite au premier congé disponible. Après avoir reçu toutes les instructions du blessé avant son départ, il se chargea d'annoncer, avec tous les ménagements de l'amitié, la triste nouvelle tant à Madame Desurmon qu'à sa propre sœur, la douce fiancée de son ami.

Après une visite minutieuse du blessé, les chirurgiens résolurent d'attendre la huitaine avant de procéder à l'extraction des fragments de projectiles. Bientôt, ayant constaté qu'aucune des parties vitales n'avaient été gravement atteintes, les médecins gardèrent l'espoir fondé qu'avec des soins assidus et une longue convalescence, le malade pourrait enfin guérir.

Mais quel ne fut pas l'émoi de madame Desurmon au reçu de la fatale nouvelle ! . . . pendant plusieurs jours ses larmes ne purent tarir et elle ne songea à rien moins qu'à s'embarquer elle-même pour aller embrasser une dernière fois son fils chéri qu'elle n'espérait plus sauver en dépit des assertions optimistes de l'aumônier son ami. Estelle de son côté ne fut pas moins meurtrie que la mère du blessé. C'étaient ses rêves d'avenir, le bonheur de sa vie, qui s'évanouissaient. A quoi lui avait servi de désertier le foyer, d'encourir l'indignation paternelle, de sacrifier ainsi son immense fortune ? . . . Bien que n'ayant jamais entretenu de correspondances avec la mère de son fiancé, elle brûlait de lui exprimer ses condoléances, de lui dire ses appréhensions, de lui faire savoir jusqu'à quel point la triste nouvelle lui avait percé le cœur. Elle s'en tint là néanmoins ; mais

du fond de son âme endolorie, combien de prières ardentes montèrent vers Dieu le conjurant de rapprocher dans la vie ceux que la mort menaçait de séparer à jamais.

Le malade fut l'objet des soins les plus assidus. A n'envisager que le côté pittoresque, l'Hôpital militaire canadien offrait un charmant coup d'œil. Sur les terrains du célèbre champ de courses, d'où la vue s'étend de Paris et de la plaine de Meudon à Nanterre des baraquements avaient été construits et chacun d'eux était une salle d'hôpital. Ce splendide établissement installé avec tout le confort possible en temps de guerre et les perfectionnements de la médecine et de la chirurgie modernes, pouvait contenir jusqu'à quinze cents lits. Tout le personnel médical et infirmier était canadien et relevait directement du médecin-chef, le brave Colonel Mignault de Montréal.

C'est dans ce milieu, né d'un sentiment d'affec- tueuse et filiale gratitude du Canada pour son ancienne mère-patrie, que, durant dix-huit mois, Roger dut attendre sa convalescence. Elle arriva enfin ; mais trop faible pour reprendre désormais le service actif, il lui en coûtait de laisser à d'autres, à son ami Ubald, le soin de parfaire la victoire en voie de réalisation. Il fut du nombre des convalescents qui en dépit des croisières ennemies, revinrent au Canada pour compléter à l'Hôpital militaire de Sainte-Anne de Bellevue le rétablissement de leur santé.

L'entrevue de madame Desurmon avec son fils fut l'une de ces scènes qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire. Près d'une année encore, le grand

blessé dut faire acte de patience ; mais chaque dimanche, la visite si aimée de sa tendre mère lui remontait le courage pour la semaine suivante. Enfin sentant ses forces revenir, Roger renaissait à la joie comme à l'espérance.

Un seul point noir demeurait dans son horizon ; mais combien pénible et angoissant. Depuis son retour au Pays, il n'avait pas eu de nouvelles d'Estelle... Qu'était-elle devenue ?... avait-elle suivi en France le retour de la famille de Montaigu ? ni madame Desurmon, ni personne ne put fournir de renseignements à ce sujet. Qui dira le tourment de l'ami fidèle et sincère en présence d'une défection marquée d'une si noire ingratitude !...

Entre temps, avait sonné la date mémorable du onze novembre 1918. Épuisé, abandonné de ses alliés, privé de toute sympathie, déconcerté par le flot montant des adversaires américains, l'ennemi levant les bras avait crié : grâce. On se rappelle l'explosion d'allégresse qui, d'une extrémité du monde à l'autre, jaillit de toutes les poitrines oppressées par quatre années d'un long martyr. L'enthousiasme était au comble, les rêves les plus optimistes prenaient joyeux leur vol sur les ailes des imaginations exaltées. Malgré la triste expérience d'un premier « chiffon de papier » on avait encore foi dans la valeur des promesses signées ; le temps allait se charger d'anéantir une à une ces généreuses illusions.

La démobilisation s'accomplit graduellement et le retour des effectifs au Pays donna lieu à des démonstrations patriotiques inoubliables. Mais aucun Régiment ne fut accueilli avec une fierté et une joie

aussi délirante que le 22^e Bataillon dont l'héroïsme classique marquera dans l'histoire de la grande guerre comme le summum de la bravoure, l'apogée de la gloire du peuple canadien-français.

L'aumônier, Ubald Maclagan, avait partagé avec ses vaillants compagnons d'armes les ovations chaleureuses faites aux vainqueurs de Vimy ; mais à son cœur de fils manquèrent les douceurs familiales ; il ne connut point les joies intimes goûtées dans ce cercle de parents et d'amis dont la sympathie console des peines les plus longues, dédommage des sacrifices les plus coûteux ; le cœur paternel non moins que la maison lui demeuraient fermés.

Cependant les progrès sensibles opérés dans l'état de santé du lieutenant Roger Desurmon lui avait valu le transfert dans un nouveau corps de bâtiments réservé aux officiers en convalescence. A un personnel médical choisi, était adjoint un certain nombre d'infirmiers habiles et quelques "nurses" unissant à une distinction remarquable l'appoint d'une compétence professionnelle dûment reconnue.

Ce dimanche-là, en raison de la grande chaleur, on avait pour le repas de midi, disposé les tables dans la cour d'honneur entre deux plates-bandes fleuries qu'ombrageaient des arbustes au feuillage vigoureux. La gaieté présidait au festin et les blanches infirmières rivalisant de grâce et de dévouement s'ingéniaient pour faire plaisir à leurs patients.

— Accepteriez-vous ce beau fruit, mon Lieutenant, dit d'un ton allègre la jeune infirmière en présentant la corbeille à Roger Desurmon ; si l'apparence répond à la réalité, il doit être délicieux.

Au son de cette voix qui ne lui était pas inconnue, l'officier tressaillit ; puis avant que ses lèvres aient eu le temps de traduire son affectueuse gratitude, il avait malgré la nouveauté du costume, reconnu celle qui, depuis plus de dix-huit mois, il souhaitait si ardemment revoir.

— Est-ce possible ?... c'est vous Estelle ?... vous que je cherche depuis si longtemps, dit-il comme hors de lui, tandis que les larmes emplissaient ses yeux. Frappé d'une pareille stupéfaction et d'un bonheur non moins grand, Estelle dans un éclat de rire noyé de pleurs, ne put que lui tendre la main, car s'ils ne tombèrent pas dans les bras l'un de l'autre, c'est que le cadre des circonstances s'y opposait.

Une lumière nouvelle s'élevait radieuse à l'horizon de la vie, pour ces deux nobles cœurs, qui en dépit des apparences, semblaient avoir été faits pour se comprendre et s'aimer. Depuis plus d'une année, ils vivaient dans le même Établissement, inconnus l'un à l'autre; consumés d'un même chagrin, ils faisaient des vœux et des supplications pour qu'il plût au ciel de les rendre l'un à l'autre. Leurs prières venaient d'être exaucées ; ce n'était qu'une étape en attendant le grand jour.

Roger Desurmon définitivement rétabli avait obtenu des médecins son certificat de libération et fait ses adieux à l'Hôpital militaire de Sainte-Anne de Bellevue. Après avoir goûté les douceurs du retour au foyer et dédommagé sa bonne mère des longues et dures années d'anxieuse attente, sa pensée revint comme instinctivement à l'objet de son affection, à celle qu'il avait retrouvée et dont il méditait de ne plus se séparer.

Nul obstacle ne s'opposait à leur union, maintenant qu'un même idéal brillait à leurs yeux, qu'une même foi, une même charité régnaient dans leurs cœurs, qu'un même amour les donnait l'un à l'autre. Mais si la réalisation de leur bonheur devait perpétuer à jamais les tourments de monsieur Maclagan, pourraient-ils sans remords, consacrer un pareil état de choses ?

Roger toujours droit et loyal voulut en avoir le cœur net et hardiment résolut d'aller trouver le père de sa fiancée pour lui exposer ses projets d'avenir et si possible, réfuter toutes les objections qui les avaient séparés jusqu'alors. Le temps et les épreuves avaient agi de concert et dans la même direction sur l'âme du financier. Le cruel isolement où l'avait laissé le départ des siens, les malheurs de tant de familles désolées par la guerre, les réflexions sages et profondes qu'il avait faites sur l'instabilité des choses humaines et sans doute aussi les prières de ses enfants qui lui restaient unis de cœur, avaient modifié ses opinions, ébranlé beaucoup de ses préjugés. Les négligences de son éducation première, le triste milieu où il avait grandi, la griserie du succès, l'influence néfaste du confort, suite nécessaire de la richesse, l'habitude du commandement, l'amour de l'indépendance étaient autant de causes qui, sans la justifier expliquaient la mentalité de l'ancien Directeur des usines de Harrisburg. Mais depuis, il avait souffert dans son âme et bien des préventions étaient tombées avec les larmes de ses yeux. Volontiers il eût applaudi ces vers de Musset :

« Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert : »
 « L'homme est un apprenti, la douleur est son
 (maître. »

Emporté par le tourbillon de la vie, nourri des sophismes modernes, comme le poète et comme tant d'autres égarés, il avait cru :

...qu'il existe ici-bas une philosophie
 Qui nous explique tout sans révélation
 Et qui peut nous guider à travers cette vie
 Entre l'indifférence et la religion.

Mais l'argument décisif, celui qui emporta la place d'assaut, ce fut l'affectueux et compatissant intérêt que lui prodigua durant une maladie, le Rév. Père J. McCarthy, Recteur de la paroisse de Saint-Patrice de Québec. Ce Pasteur fervent et zélé à la recherche de la brebis égarée, fit valoir son titre de compatriote pour obtenir son entrée auprès de l'ancien homme d'affaires. L'estime présida à leurs relations, la confiance naquit bientôt et à sa suite s'écroulèrent une à une toutes les difficultés qui se dressaient entre ces deux âmes élevées bien qu'ayant un idéal fort différent.

Aussi, quand précédant son ami Ubald, le Lieutenant Desurmon, en costume d'officier, porteur de trois décorations, encore marqué de ses glorieuses cicatrices, s'était présenté devant monsieur Maclagan, des larmes spontanées avaient jailli des yeux du financier.

— Mon cher ami, lui avait-il dit, dans la vigoureuse étreinte d'une chaleureuse poignée de main :
 « Je salue en votre personne, l'honneur, le courage, le patriotisme, la victoire, le dévouement dans toute

sa splendeur ; le Pays est fier de vous et. . .

Comme il allait continuer :

— Pardon, Monsieur, il y a ici quelqu'un qui a plus de titres que moi à votre admiration, à vos louanges, à votre amour.

— Que voulez-vous dire, interrogea vivement monsieur Maclagan ?

— Je veux dire que le Major Ubald Maclagan, aumônier au 22^{ième}, officier de la Légion d'honneur, Chevalier de Saint-Michel et de Saint-Georges, décoré de l'ordre des services distingués est dans ce vestibule, attendant la faveur et le bonheur d'être accueilli par son père.

A ce coup imprévu, le Maître pâlit, un flot de larmes inonda ses yeux et impuissant à se diriger vers l'appartement indiqué il se laissa choir dans un fauteuil en articulant ces mots :

— Mon fils ici ? . . . est-ce possible ? . . .

Pour toute réponse, Roger fit quelques pas, ouvrit une porte et tendant la main à son ami :

— Venez : voici l'heure de la récompense.

Alors, dans les bras l'un de l'autre, le père et le fils silencieux laissant couler leurs larmes rescellèrent une union, qui cette fois débordait les limites du temps.

Informée de l'évolution opérée dans les idées et les sentiments paternels, Estelle au comble de la joie, vint quelques jours plus tard, reprendre dans le cœur de son père comme à son foyer, la place qui lui appartenait de droit et qu'à regret, elle n'avait sacrifiée qu'à des intérêts supérieurs. Mon enfant, lui avait-il dit, en la recevant : il est des bonheurs si intimes

qu'ils échappent à l'analyse des heures si douces qu'on les croirait d'un autre monde. Ton père d'aujourd'hui n'est plus tel que tu le connus avant ton départ ; des horizons nouveaux ont lui à ses yeux et la lumière céleste aidant, lui aussi en arrive à brûler ce qu'il avait adoré. Je n'ai jamais désiré que ton bien ma fille ; mais mon amour trop égoïste oubliait que le cœur, ce grand artisan de notre destinée, a souvent pour se déterminer des raisons que la raison ne comprend pas.

Alors, Père, interrogea la jeune fille, vous n'avez plus d'objections à voir Roger Desurmon entrer dans notre famille ?

— Non, mon enfant, c'est moi qui entrerais dans la vôtre, dans la grande communion des âmes qui, vivant de la même foi, brûlant du même amour, restent encore unis par delà le tombeau.

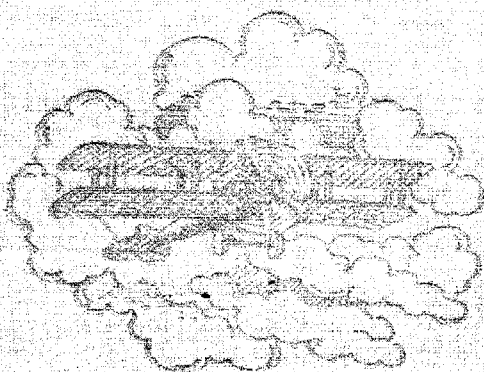
Et c'est ainsi que se leva superbe et plein des plus charmants espoirs, le jour radieux attendu depuis si longtemps. Une aurore de juillet versait l'or de ses rayons sur l'antique cité de Champlain, inondant de ses clartés les monuments de la haute ville, baignant la vieille basilique dans un flot de lumière, où légers et folâtres dansaient les papillons du matin. Des vieilles tours de la cathédrale partent en vagues pressées les joyeuses volées des cloches qui s'en vont porter à tous vents les échos de l'heureuse nouvelle.

Heureuse, elle l'était deux fois, cette journée qui devait sceller pour jamais l'union de deux grands cœurs et voir le retour au giron de l'Église d'une âme longtemps égarée dans les tortueux sentiers du scepticisme.

Charmé de cette bonne nouvelle, son Éminence le Cardinal-Archevêque de Québec accepta de présider la cérémonie au milieu d'une assistance d'élite où figuraient nombre d'anciens officiers du 22^{ième} et assisté de monsieur l'abbé Guichard d'une part et du Révérend Père Dominicain Ubald, d'autre part.

De ce jour commença pour monsieur Maclagan une ère de bonheur serein, parce que dans sa nouvelle famille, Dieu serait à son rang, c'est-à-dire au premier. Dans une attention spéciale, Roger Desurmon décida que le repas de noces aurait lieu à Saint-Irénée-les-Bains : il lui souriait que le même cadre qui fut témoin de la divergence de leurs sentiments, revit ces mêmes familles qui, en dépit des apparences, en étaient venues à se comprendre, à s'aimer et à s'unir, dans une pensée qui s'étendait jusqu'à l'éternité.

FIN.



BNQ



000 161 493